

# Le Samedi

VOL. II. NO 50

MONTREAL, 23 MAI 1891

(PAR ANNEE \$2.50  
LE NUMERO 5 CTS.)

LE 72<sup>EME</sup> ANNIVERSAIRE



SA MAJESTÉ LA REINE VICTORIA

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE  
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

## ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE &amp; NEVILLE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"  
MONTREAL.

MONTREAL, 23 MAI 1891.

## CHASSE-SPLEEN

La haine est plus loquace que l'amitié.

Parler sans réfléchir fait réfléchir après avoir parlé.

Les envieux sont des impuissants qui se croient puissants.

Une dette flottante n'est vraiment légère que lorsqu'elle est consolidée.

Quand l'opinion publique accorde de l'esprit à un homme qui n'en a pas, elle en refuse à celui qui en a.

Il est toujours dangereux pour une jeunesse qui vient d'engager sa main de prendre des airs dégagés.

Votre meilleur ami est celui qui a le courage de détourner la conversation quand vous en faites les frais.

Quand un homme dit du mal d'un de ses semblables on l'appelle critique; quand c'est une femme on la qualifie de mauvaise langue.

Le monde n'est pas si égoïste qu'on le dit, nous prenons tous un grand intérêt à la propriété avec laquelle notre voisin garde sa cour et sa ruelle.

On ne paraît jamais doté de plus de vertus que quand on en joue le rôle, comme on n'a jamais de plus belles dents que quand elles sont fausses.

Aucun sculpteur, pas même un américain, n'a encore osé mettre un tuyau de poêle sur la tête d'un grand homme en pierre, en marbre ou en bronze.

Une jeune fille en désaccord avec sa mère dit: "Quand je serai mariée je..." et une mère qui est en désaccord avec sa fille dit: "Quand j'étais jeune fille je..."

## UNE BONNE GARANTIE

Vieille dame.—Hé! l'homme, mes filles voudraient faire un tour dans votre bateau, savez-vous nager?

Batelier.—Non, madame.

Vieille dame.—Pas nager! alors, comment ferez-vous s'il arrive quelque chose?

Batelier.—Quand un batelier ne sait pas nager, il n'arrive jamais quelque chose.

## UNE GRANDE FORTUNE

Raoul.—C'est étrange que la fille du vieux Barbelet ne se marie pas; il a pourtant laissé une grande fortune.

Paulus.—Enorme, tellement énorme que les avocats employés par les héritiers ont plaidé pendant cinq ans, et qu'il y avait encore juste assez de fonds pour régler leurs comptes quand le jugement a été rendu. Ça c'est une vraie fortune.

## MAJORITÉ D'UNE VOIX

Tom.—Je n'attends plus que le consentement d'une personne pour me marier.

Jack.—Et de qui?

Tom.—De celle que j'aime.

## PERSONNEL

1er voleur.—Jimmy, pourquoi lis-tu ce journal avec tant d'attention? as-tu... hein?

2e voleur.—Non, pas encore; je cherche les personnes qui ont quitté leurs maisons pour aller aux eaux, à la campagne, etc., etc. Comme c'est heureux pour nous qu'il y ait autant de braves gens qui aiment à se voir imprimer.

## UN BON COUP DE MAIN



I

M. Sucapoil, le maire de Saint-Mien.—Donne-moi donc une petite poussee dans le dos, Marie!



II

Marie.—Là!! Quand monsieur met son beau pardessus mauve, c'est signe qu'il va voir la veuve, hé!



III

M. Sucapoil (sortant en riant).—C'est que ça n'est pas mal trouvé du tout, ce pardessus-là. Bien que de le mettre, ça me rajoint.

## MOTS D'ENFANTS

Maman.—Non, un morceau de tarte est assez.

Bab.—Alors, comment que tu veux que j'apprenne à manger convenablement si tu m'empêche de pratiquer.

Maman, (désireuse de connaître la vérité).—Qu'est-ce que tu ferais mon pauvre Charles si je mourais?

Charles, (rayonnant).—Je mangerais tout le sucre.

Le Maître.—Joe, que faites-vous?

Joe, (qui est en train de retirer ses souliers).—Je cherche combien font quatre fois cinq; j'ai fini de compter mes doigts, faut bien que je compte mes orteilles.

Alice, (6 ans).—Es-tu fatigué, maman?

Maman.—Beaucoup, je ne puis plus monter sur la montagne sans me fatiguer, comme quand j'étais une petite fille comme toi.

Loulou, (4 ans).—Maman qui nous menait sur la montagne quand t'étais une petite fille comme Lilie.

Maman a éteint sa lumière, elle a lu fort tard et commencé à s'endormir.

—Maman, es-tu là?

—Oui, chérie.

—Maman, papa est-il là?

—Oui, chérie.

—Maman, est-ce que nous nous en allons demain?

—Oui, chérie.

—Moi aussi, Maman?

—Oui, chérie.

—Maman, toi aussi?

—Oui, chérie.

—Maman, papa aussi?

—Oui, chérie.

—Maman, est-ce que nous nous en irons dans un tchou-tchou-tchou?

—Oui, chérie.

—Maman, est-ce que moi aussi je m'en irai dans un tchou-tchou-tchou?

—Oui, chérie.

—Maman, est-ce que toi aussi tu t'en iras dans le tchou-tchou-tchou?

—Oui, chérie.

—Maman, est-ce que papa il ira aussi dans le tchou-tchou-tchou?

—Oui, chérie.

—Maman?

—Oui, chérie.

—Maman, est-ce que nous allons voir grand-maman?

—Maman, chérie, tchou-tchou-tchou. Ah! ça Hélène, vas-tu faire taire ta fille, sinon je me lève et...

—Papa étant vraiment là, le silence se fit comme par enchantement.

## PAUVRE FEMME!

AU SAMEDI:

Madame A.—Monsieur le rédacteur du SAMEDI, je vous dois mon malheur.

Rédacteur.—???

Madame A.—Mon mari écrit dans votre journal et il me dit tous ses bons mots avant de les publier! Je deviendrai folle, monsieur.

Le coupable a été expulsé et la paix est revenue dans le ménage. Son expulsion était juste: il avait violé le secret professionnel.

## UN DIPLOMATE

Nouveau pensionnaire.—Cette charmante personne que j'ai vue assise au piano est votre sœur, madame Petitepart?

Madame Petitepart.—Non monsieur, c'est ma fille.

Nouveau pensionnaire.—Pas possible! vous avez dû vous marier presque enfant.

Il fut d'ordinaire l'homme le mieux servi de toute la table.

PREMIÈRES COMMUNIONS

Depuis un mois, chaque jeudi  
Est un jour tout blanc qui se lève ;  
Le ciel frileux s'est attiédi  
Pour ensoleiller le beau rêve  
Que les fillettes de douze ans  
Par le vitrail aurôlées  
Font faire aux petites mamans  
Baissant leurs voilettes mouillées.

La rue, aussi pleine de chants,  
A pris ses bons airs des dimanches,  
Et l'on pourrait se croire aux champs  
A voir ces pâquerettes blanches  
Émailler les sombres trottoirs  
Des candides pâleurs du tulle  
Où l'arome des encensoirs  
A mis son parfum de cellule.

Sous les simples petits bonnets  
Tayantés comme des fleurettes,  
Ils ont de bien jolis reflets  
Les yeux pervenche des fillettes,  
Et quand, pour sourire ou parler,  
S'entr'ouvrent leurs lèvres pudiques,  
On dirait qu'il va s'envoler  
Tout un essaim de frais cantiques.

C'est le bon Dieu qui fait neiger  
Ces gentils flocons de son temple,  
Ils cheminent d'un pied léger  
Et le passant qui les contemple  
Voudrait envoyer des bonjours  
A cette neige printanière,  
Comme il salue, aux mauvais jours,  
Ceux qui s'en vont au cimetière.

Mais elles se ferment le soir,  
Les pâquerettes, et la mère  
Range avec soin dans le tiroir  
La petite robe éphémère,  
Et songe, un gros chagrin au cœur,  
Que l'amour, prenant sa revanche,  
Bientôt emportera la fleur  
Dans la prochaine robe blanche.

UN MALADE OBÉISSANT

*Prisonnier.*—Votre Honneur, c'est la faute de mon médecin si je suis ici.

*Juge.*—Comment ça ? vous aurait-il hypnotisé et commandé d'aller voler ?

*Prisonnier.*—Je ne dis pas ça ; mais il m'a recommandé de prendre quelque chose tous les soirs avant de me coucher.

UN HOMME PRUDENT

—Qu'en pensez-vous ?

—Oh ! il y a beaucoup à dire des deux côtés.

—Enfin, qu'en pensez vous ?

—Je pense que je vais écouter ce que les deux côtés ont à dire.

UNE QUI CONNAIT SON HOMME



*La femme (examinant un compte).*—En effet, je voulais toujours te demander : Combien as-tu remporté de poisson de ta dernière excursion de pêche ?

*Le mari.*—Dix achigans ; les plus beaux que j'aie jamais pris.

*La femme.*—Regarde si c'est volent, ce marchand de poisson : il t'en charge treize.

UN RECENSEMENT BIEN FAIT



*Commissaire recenseur, trouvant un coloré sous souli.*—Filez !... Attendez une minute. Votre âge ? Il faut entrer sur la feuille du recensement les noms de tous ceux qui ont couché dans la maison, le jour de l'énumération.

L'ORDONNANCE

Une aventure des plus dramatiques est arrivée, il y a quelques années, à un officier supérieur de la garnison d'Halifax. Le colonel Z... avait été invité à dîner par Mme V... ; mais, au jour convenu, au moment de sortir de chez lui, il fut atteint d'une violente névralgie, et se décida à renoncer au plaisir qu'il s'était promis.

Le colonel écrivit une lettre d'excuses, appela son ordonnance et lui dit : "Tom, vous donnerez cette lettre à Mme V..., et vous apporterez mon dîner."

Ici commence le drame.

Tom part, serrant précieusement contre son tabac la lettre de son colonel, arrive chez madame V... et accomplit sa mission, puis reste immobile. Surprise, la maîtresse de la maison lui demande ce qu'il attend, et Tom de répondre :

—Le, colonel, a dit de lui rapporter son dîner.

Madame V... devine le quiproquo, donne des ordres, et l'on remet au fidèle soldat une série de casseroles, d'où se dégage une odeur réjouissante. Mme V... glisse, en outre, dans la poche du soldat une demi-bouteille de champagne, et dit : "Vous servirez cela au colonel au dessert."

Tom revient et, ma foi, l'hôtel paraît avoir envoyé de si bonnes choses que le colonel se met à table. Au potage, il est surpris et se découvre un commencement d'appétit ; aux hors-d'œuvre, sa faim redouble ; aux entrées, ses douleurs disparaissent ; il est stupéfait au rôti, ahuri au gibier, et ne cesse de s'étonner des plats merveilleux que son hôtelier lui envoie. Au dessert, l'ordonnance, fidèle à sa consigne, place la bouteille de champagne sur la table. Demande d'explication, tout se découvre.

Le colonel, désespéré, réfléchit, puis donne deux piastres à son ordonnance et lui dit d'aller acheter un bouquet et de le porter à Mme V... Puis, notre officier, content de son idée, s'assied dans un fauteuil, où une somnolence agréable ne tarde pas à le gagner.

Au bout d'une heure et demie la porte s'ouvre, c'est Tom qui rentre et vient gravement déposer sur la table deux billets d'une piastre. Le colonel interroge avec inquiétude. "Madame, a payé le bouquet," répond le bon milicien, qui paraît très satisfait.

Madame V..., en recevant le bouquet, avait donné une piastre au soldat, qui lui avait répon-

du ces simples mots : "C'est pas une piastre, c'est deux piastres."

Le colonel Z... est resté au lit trois jours, et tout l'état-major de la garnison est en émoi.

STATISTIQUES

Il y a 75,000 *typewriteuses* aux Etats-Unis.

\* \*

On compte en France 150,000 familles ayant au moins sept enfants vivants.

\* \*

L'industrie minière du globe occupe 6,500,000 personnes.

\* \*

5,500 soldats désertent annuellement l'armée anglaise.

\* \*

Les 17 plus grands sinistres maritimes du siècle ont coûté la vie à 6,020 personnes.

\* \*

D'après la *Lancet* la moyenne de la durée de la vie humaine a augmenté de 10 ans pendant le siècle.

\* \*

Un statisticien innocé a trouvé que les membres du Congrès américain pesaient ensemble 50,000 livres, et que par conséquent l'Etat payait les représentants du peuple au taux de \$100 par livre et par an.

\* \*

Un rêveur a eu la curieuse idée de soumettre ses rêves à une étude analytique et les a dénombrés. Il en a publié le résultat qui porte sur le nombre formidable de quatre mille, ce qui n'a rien d'étonnant attendu la rapidité avec laquelle les rêves se succèdent et se transforment. Pour lui, les rêves les plus agréables sont ceux du matin. Leur vivacité est maxima en décembre et minima en mars et avril.

ENTRE AMIES

*Justine.*—Les grains de beauté sont causés par un excès de fer dans le sang, disait le docteur.

*Henriette.*—Il doit croire, alors, que tu as avalé un tisonier.

SYMPATHIES CONJUGALES



*Lui (dixième jour de la lune de miel).*—C'est moi qui viens de l'échapper bel ! Tu sais le grand cadre en cuivre du salon ? il vient de briser sa corde et il m'a elleuré l'oreille. Oh !!! J'étais un homme mort !

*Elle.*—Mon chéri ! Tu ne me dis pas cela ? Tu vois comme c'est important que tu assures ta vie !

## NOS CHÉRIS

## MANQUE D'AFFECTION MATERNELLE



*Tommie.*—Je peux bien être de mauvaise humeur : je n'ai personne pour m'aimer.

*Visiteur.*—C'est affreux ce que tu dis là, Tommie. Est-ce que tu n'as pas ta maman qui t'aime ?

*Tommie.*—Si maman m'avait aimé, elle m'aurait choisi un autre papa que celui que j'ai.

## LA RECOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens.)

Calino propriétaire :

—Je suis fatigué de déménager, dit un nouveau locataire : cette fois, je crois que me voilà installé pour toujours. J'espère que je mourrai dans cet appartement.

Calino obséquieux.

—J'en serais enchanté, monsieur.

Voici par quel affreux jeu de mots le journal de province ci-dessous nommé invite ses abonnés à ne pas oublier l'époque de renouvellement :

"*La Mouche*, de Clermont, engage fortement les personnes qui cherchent une bonne à s'informer, avant de la prendre, si elle a l'habitude de mentir, attendu que les personnes dont la *bonne* ment expirent le 30 septembre prochain, pour sûr."

Un receveur du télégraphe "enlève" un de ses employés, coupable d'avoir substitué à une dépêche le mot "décédé" au mot "décoré."

—Vous faites fort mal votre service, dit le receveur irrité à son employé.

—Mais, monsieur, objecta le pauvre rond-de-cuir, j'étais surchargé de travail quand j'ai reçu cette dépêche.

—Comment ? s'écrie le receveur furieux, c'est quand vous êtes surchargé de travail que vous vous permettez de pareilles distractions !

Un vieux gabier racontait l'autre jour ses voyages à une demi-douzaine de matelots, attachés dans un cabaret du port.

—Mais, lui fit observer quelqu'un, il me semble que vous n'observez pas la géographie.

—Pour la géographie, répondit-il, nous la laissons à main gauche.

Eugène Baladache, un bohème impénitent, vient de déménager : son propriétaire ne lui a laissé que son lit.

Il va chez un de ses amis.

—Prête-moi une chaise, dit-il.

—Une chaise ; pourquoi faire ?

—Mon cher, pense donc, j'aurais honte s'il venait des voleurs chez moi !

## LES TESTAMENTS DE PIERRE DUROUCHOUX

## I

Je soussigné, Jean-Octave-Eugène-Hippolyte-Pierre Durouchoux, propriétaire à Montréal, jouissant de la plénitude de mes facultés, institue ma légataire universelle ma chère et bien-aimée épouse Henriette Durouchoux, à la charge, par elle, de vouloir bien exécuter les dispositions suivantes :

1o. Je lègue à mon meilleur ami, Alphonse Leboutoux, une rente annuelle de \$100, ma montre, mes fusils, mes chiens de chasse ;

2o. A ma cuisinière, la fidèle Rosalie Pelpot, une rente annuelle de \$25.  
Montréal, le 22 octobre 1872.

## II

Je soussigné, Jean-Octave-Eugène-Hippolyte-Pierre Durouchoux, propriétaire à Montréal, jouissant de la plénitude de mes facultés, suis obligé, par suite de la mort de mon épouse Henriette Durouchoux, ainsi que de diverses circonstances intimes et pénibles, d'annuler le legs d'une rente annuelle de \$400 faite, le 22 octobre 1872, au profit du sieur Alphonse Leboutoux, auquel je retire également le don de ma montre, mes fusils et mes chiens de chasse.

1o. J'institue l'hôpital... mon héritier.

2o. Je lègue à ma fidèle cuisinière, Rosalie Pelpot, qui m'a donné des preuves de dévouement en m'éclairant d'une manière impartiale sur la conduite du sieur Alphonse Leboutoux, une rente annuelle de \$100.  
Montréal, le 3 mars 1876.

## III

Je soussigné, Jean-Octave-Eugène-Hippolyte-Pierre Durouchoux, propriétaire à Montréal,

## NOS CHÉRIS



*La maman.*—Tiens, cela, c'est une girafe.

*Tomme.*—Ah ! que ça doit la faire souffrir quand elle a mal à la gorge !

## NOS CHÉRIS



DROITS ACQUIS.

*Mina.* Papa, mon cerf volant est tombé dans l'autre cour, et le petit garçon d'à côté ne veut pas me le renvoyer.

*Le papa.*—Un cerf-volant ! Où as-tu pris cela ? Tu n'en avais pas.

*Mina.*—Oui, mais la semaine dernière, le petit garçon d'à côté l'avait perdu de notre bord.

jouissant de la plénitude de mes facultés, forcé, par suite de diverses circonstances, à annuler le legs fait, le 3 mars 1876, de la totalité de ma fortune à l'hôpital... institue ma légataire universelle madame Anastasie Noireau, typewritteuse ; madame Anastasie Noireau jouira de tous les revenus de ma fortune jusqu'à sa mort, époque à laquelle cette fortune reviendra à l'hôpital.

2o. Je lègue à ma fidèle cuisinière, Rosalie Pelpot, une rente annuelle de \$600, en reconnaissance de ses soins dévoués.

Montréal, le 12 août 1888.

## IV

Je soussigné, Jean-Octave-Eugène-Hippolyte-Pierre Durouchoux, propriétaire à Montréal, jouissant de la plénitude de mes facultés, déclare nul et non avenue le testament fait en faveur de madame Anastasie Noireau, typewritteuse.

Je lègue ma fortune à l'hôpital... à charge de payer à ma fidèle cuisinière Rosalie Pelpot la somme annuelle de \$1200

Montréal, le 1er avril 1889.

## V

Je soussigné, Jean-Octave-Eugène-Hippolyte-Pierre Durouchoux, propriétaire à Montréal, jouissant de la plénitude de mes facultés, quoique atteint depuis six mois par une douloureuse maladie, déclare nul et non avenue tous mes testaments antérieurs, et lègue la totalité de ma fortune à Rosalie Pelpot, épouse Durouchoux.

Montréal, le 3 novembre 1890.

## UN HONNÊTE GUIDE

Aux Montagnes Rocheuses :

*Touriste.*—Ce pays est d'un aspect sauvage, on sent que des drames terribles ont dû s'y jouer.

*Guide.*—Je vous crois ; ainsi, pas plus tard que la semaine dernière, une patrouille de police a poursuivi Jim le Brave jusqu'au sommet de ce pic, 300 pieds de hauteur, il ne pouvait échapper qu'en sautant.

*Touriste.*—Le malheureux, il s'est tué dans cette épouvantable chute.

*Guide.*—Non, il n'a pas sauté.

SEULEMENT PAR LA DAME



*La dame.* C'est bien, Marguerite, considérez-vous, dès maintenant, à mon service. Mais je ne veux pas que vous vous serviez de pétrole pour allumer le poêle.  
*Marguerite.* — Pourtant qu'à la dernière place où j'étais, je l'allumais tous les matins comme cela.  
*La dame.* — Et vous ne vous êtes jamais fait sauter ?  
*Marguerite.* — Si fait, souvent, par la bourgeoise.

UN DÉFAUT FÉMININ

(Pour le SAMEDI)

*M. Languacérée.* — C'est étrange, ma chère, que vous autres, femmes, vous ne puissiez rester dix minutes ensemble sans casser du sucre sur la tête de vos meilleures amies. Je vous admire depuis une demi-heure, Louise et toi ; en avez-vous habillé et déshabillé de ces pauvres voisines ? Je crois, ma parole, que s'il n'y avait que trois femmes sur terre, elles s'arrangeraient pour dire d'abord de toutes les trois, en causant entr'elles. Heureusement la médisance est un défaut féminin, grâce au Ciel les hommes n'en sont pas atteints.

Une heure après chez le barbier :  
*M. Languacérée.* — Je m'étonne si cette histoire à propos de Grossac et de sa femme est vraie.  
*M. X.* — Quelle histoire ?  
*M. Languacérée.* — Quoi, vous l'ignorez ? mais toute la ville en parle.  
*M. X.* — Je n'en connais rien, voyons, qu'est-ce ?  
*M. Languacérée.* — On dit que sa femme songe à le quitter.  
*M. X.* — Pas possible !  
*M. Languacérée.* — Ça ne m'étonnerait pas si c'était vrai, depuis que je sais bien des petites choses.

*M. X.* — Que connaissez-vous ?  
*M. Languacérée.* — J'aime mieux ne rien dire encore. Ce n'est pas toujours bon de dire tout ce qu'on sait, de suite. Mais pour dire la vérité je n'ai jamais eu une bien haute opinion de ce Grossac, et vous ?  
*M. X.* — Oh ! je ne saurais dire. Il m'a toujours semblé un homme respectable.  
*M. Languacérée.* — J'ai toujours eu une pauvre idée de lui ; on m'a dit qu'il devait de l'argent à tout le monde.

*M. X.* — Pas possible !  
*M. Languacérée.* — Oui, et je connais deux de ses créanciers. J'ai entendu dire qu'il aimait à bien vivre et que sa femme est une extravagante.

*M. X.* — Vrai !  
*M. Languacérée.* — Oui ; et il s'en passe de belles dans la maison, quand le temps de payer les factures est arrivé. Avez-vous jamais vu Grossac en boisson ?  
*M. X.* — Je ne m'en rappelle pas.  
*M. Languacérée.* — Moi, je l'ai vu, et plusieurs fois encore ; mon opinion est que son ivrognerie est la cause de ses difficultés avec sa femme.

*M. X.* — Peut être.  
*M. Languacérée.* — J'en suis certain ; mais je vous en dirai plus la première fois que je vous verrai.

*M. X.* — J'y compte.  
*M. Languacérée.* — Je n'y manquerai pas.

LE PRIX DES BÉQUILLES ÉLECTORALES



I  
*Solliciteur pitieux.* — Bonjour, ce monsieur.



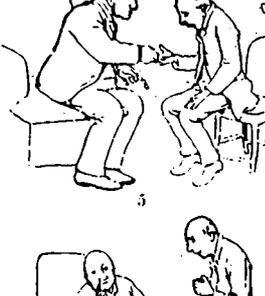
II  
 — Vous ne me reconnaissez pas ? C'est moi qui, dans la grosse tempête de la dernière élection, suis allé chercher pour vous, quatre rotours, à dix lieues de là.



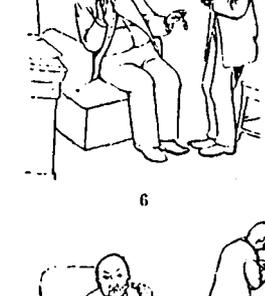
III  
 — Vous savez, je n'avais rien pour m'habiller ; je suis resté sur le dos avec un gros rhumatisme. Je ne puis plus rien gagner... Mais je suis si content de vous voir élu !



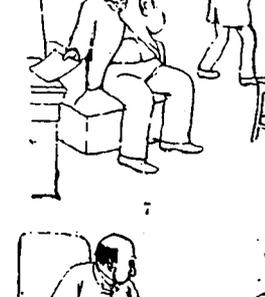
IV  
*L'Hon. M. de Lapétepoté.* — Vous avez bien fait d'être venu à moi...



V  
 — Tenez, voici : une, deux, trois, quatre, cinq piastres. J'ai soin de mes amis, moi.



VI  
*Le solliciteur, (oubliant son rôle et ses béquilles).* — Cher monsieur du bon Dieu, que le bon Dieu vous bénisse !



VII  
*L'Hon. M. de Lapétepoté.* — Il venait, pourtant, me demander une place. Je m'en suis débarrassé à bon marché.



VIII  
 — (apercevant les béquilles). — Ah ! bah ! Je crois que je les ai payées le bon prix, celles-ci.

LE GARDE-MALADE

(Pour le SAMEDI)

Un de nos plus brillants avocats M. Longbref, marié depuis quelques mois, éprouvant le besoin d'aller passer une nuit au club, qu'il n'avait pas revu depuis son mariage, songeait au prétexte qu'il devait donner à sa femme pour expliquer cette fugue.

Après avoir laborieusement cherché, il s'avance vers sa femme d'un air navré :

— Ma chérie, dit-il en mettant son pardessus, Belleplatine est au plus mal, on craint qu'il ne passe la journée ; je lui ai promis de rester près de lui toute la nuit, c'est dur de te laisser seule, mais ce malheureux Belleplatine est mon ami d'enfance, de classe, de jeunesse, je ne puis l'abandonner ; je rentrerai très tard.

— Pauvre garçon, dit la jeune et innocente épouse, c'est bien ce que tu fais là. Emporte quelques douceurs avec toi ; tiens, ce pot de gelée. Comme ils doivent souffrir ces célibataires qui n'ont ni sœur ni mère pour les soigner. Si j'allais avec toi ; quand on est si malade une femme est toujours utile.

— C'était de la bonté, pauvre petite femme !

— Oh ! non, il est trop malade ; du reste nous sommes plusieurs à le veiller et ce ne serait pas convenable.

— Très bien ; je ferai comme tu voudras, mais mon chéri, rentre aussitôt que possible.

Et le monstre s'en alla ; jetant son pot de gelée dans le premier terrain vacant qu'il rencontra.

Par malheur Belleplatine, qui n'était pas malade du tout, comme bien on pense, avait par contre réellement besoin de voir son ami, le soir même, sans faute. Il le chercha toute la soirée aux endroits qu'il avait l'habitude de visiter et enfin alla chez lui vers onze heures et demie.

Belleplatine sonna à la maison de son ami ; la porte resta fermée, mais une fenêtre s'ouvrit et s'orna de la tête de la maîtresse de céans.

— Qui est là, demanda-t-elle ?

— Je désire voir M. Longbref.

— Qui êtes-vous ?

— Seriez-vous madame Longbref ?

— Oui, qui êtes-vous, vous ?

— Belleplatine, voulez-vous m'obliger de prévenir Longbref que j'ai absolument besoin de le voir une minute pour une affaire urgente.

— M. Longbref n'est pas encore rentré.

Et bang, la fenêtre se ferma assez disgracieusement.

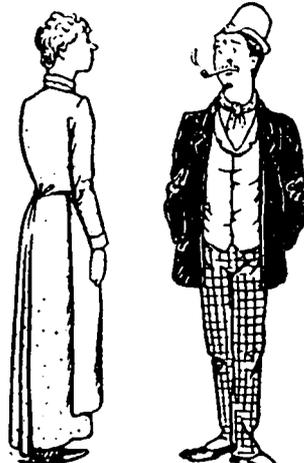
A six heures du matin Longbref rentra ; sa femme le regarda et lui demanda calmement :

— Comment va ce pauvre Belleplatine ?

— Mieux, beaucoup mieux, le médecin donne de l'espoir, il a fini par s'endormir à cinq heures ce matin. Alors je suis parti.

A ce moment le bal commença, et ce pauvre Longbref danse encore au moment où nous allions sous presse.

LA TYRANNIE DE L'HYGIÈNE



*Suzanne.* — Comment peux-tu consentir à porter une monstache aussi ridicule ?

*Bill.* — Je voudrais bien m'en débarrasser ; mais mon médecin m'oblige à la garder pour me protéger les poumons.

## MITE AU LOGIS

QUATRAINS DÉTONNANTS.

Mes pantalons sont tous rongés  
Non par le temps, mais par les mites;  
Mes paletots sont ravagés  
Par mille sculpteurs hypocondriques.

Priant les saints de l'almanach,  
En vain dans le fond de l'armoire  
J'ai mis du camphre et du tabac.  
Jugez aussi de mon déboire !

De l'arsenic, ardent poison,  
J'ai dû recourir à l'usage.  
Le verre en a-t-il fait cas? — Non.  
C'est le dernier coup, car j'enrage.

L'insecte se jouant de moi,  
Je vais contre l'engeance affreuse  
Employer le fusil, ma foi,  
Et tuer la... Mite railleuse!!!



*La maman.* — Lève-toi, cher ; il est tard.  
*Alfred.* — Oui, maman.

*Le papa, (cinq minutes plus tard).* — Alfred !  
*Alfred.* — Tout de suite, papa.

## CAUSERIE

UN PORTRAIT D'AMIE

*A l'exposition de peinture du Carré Philipps*

*Madame Grognard (arrivant).* — Comment ! tout le monde est exact ? C'est miraculeux ! Un rendez-vous de huit personnes, et pas une ne manque à l'appel ? Au fait, si. Cette petite madame Bonnenfant...

*Madame Grinchue (les lèvres pincées).* — Oh ! vous savez, elle veut avoir l'air de justifier son nom. Elle va sans doute alléguer comme excuse qu'elle a été visiter ses pauvres, que sais-je, moi ! Elle est si bonne enfant !

*Dudelet.* — Ah ! ah ! parfait ! délicieux !

*Mademoiselle Pointue.* — Les personnes qui allèguent toujours qu'elles sont bonnes, sont les plus méchantes. Ainsi, moi, je ne le dis jamais de moi, et... Ah ! j'aperçois madame Bonnenfant.

*Madame Grognard (à part).* — Tu ne dis pas que tu es bonne ; mais, tu es mauvaise en diable !

*Chœur de toutes ces dames.* — Enfin ! Vous voilà !... La chère belle !... Ce n'est pas trop tôt !... Il manque quelque chose, quand vous n'êtes pas là !... Vous êtes si bon juge en peinture, etc., etc.

*Madame Bonnenfant.* — Excusez-moi, mesdames, je ne pensais pas vous trouver si exactes. L'an dernier, lorsque nous nous sommes donné rendez-vous, il nous a fallu cinq quarts d'heure pour nous rassembler.

*Dudelet.* — Ah ! ah ! parfait ! délicieux !

## LA DIFFÉRENCE ENTRE LA PETITE ET LA GROSSE CLOCHE

*Madame Bonnenfant.* — Qu'importe ! Je vous demande pardon pour mon retard... Au fait, quelle heure est-il, au juste ?

*Charmettes.* — Deux heures sept.

*Madame Vieillot.* — Seulement, il me semble qu'il y a une heure que nous sommes là, debout. Si nous nous asseyions !

*Mademoiselle Pointue.* — Oh ! non ! Je suis venue pour voir le portrait de notre amie, madame Lengouée, et je ne veux pas rester plus d'une demi-heure ; la peinture, c'est toujours la même chose.

*Madame Dindonno.* — Moi, j'aime les tableaux où il y a des déesses, et puis aussi les paysages !

*Dudelet.* — Ah ! oui ! délicieux ! charmant !

*Madame Grognard.* — J'aime tous les genres, quand ils sont bien traités, même les bêtes !

*Madame Grinchue.* — Alors, vous devez aimer beaucoup de vos amies ?

*(Tout le monde rit.)*

*Charmettes.* — Je ne connais pas encore l'original, mais je brûle de voir la copie.

*Mademoiselle Pointue.* — Laquelle ?

*Madame Bonnenfant.* — Mais, toutes les deux. Moi qui connais Blanche Lengouée depuis... toujours, je la trouve accomplie.

*Dudelet.* — Ah ! oui ! parfait délicieux !

*Mademoiselle Pointue.* — Accomplie ? Heu !... c'est aller loin ! D'ailleurs, elle est trop grande.

*Charmettes.* — Moi, j'aime que la femme soit un peu grande ; autrement, cela va, tant qu'elle est jeune ; mais plus tard, elle a l'air d'une vieille petite fée.

*Madame Dindonno.* — Moi, je suis d'avis qu'une grandefemme se remarque trop.

*Madame Grinchue.* — Ah ! ma bonne ! il y a bien d'autres choses qui se remarquent !

*Madame Grognard.* — Mr Charmettes, voici le portrait de la huitième merveille du monde. Savourez !

*(La foule se presse autour d'un portrait très entouré.)*

*Charmettes.* — Ah ! qu'elle est belle !

*Dudelet.* — Ah ! oui ! parfaite ! délicieuse !

*Madame Bonnenfant.* — N'est-ce pas que madame veuve Lengouée est une superbe créature ?

*Charmettes, (intéressé).* — Ah ! elle est veuve ?

*Mademoiselle Pointue.* — Les belles femmes tuent vite leurs maris.

*Madame Grognard, (bas à madame Grinchue).* — Elle ne tuera jamais personne, elle !

*Charmettes.* — Quel admirable teint ! Une jonchée de roses sur du lait !

*Madame Bonnenfant.* — C'est une descendante de flamande, elle en a la carnation si vantée !

*Dudelet.* — Ah ! oui ! parfait ! délicieux !

*Madame Grinchue.* — On m'a dit — mais je n'en crois pas un mot — qu'elle se faisait émailler une fois par an par une femme qui vient de New-York, tout exprès, et que ça lui coûtait \$200 !

*Chœur des femmes.* Quelle horreur !

*Mademoiselle Pointue.* — C'est peut-être vrai. Au fait, j'ai remarqué qu'elle n'aime point que je l'embrasse.

*Charmettes, (à part).* — J'te crois !

*Madame Grognard.* — Si son teint est à elle, sa carrure aussi... quelle largeur d'épaules !... et avec cela, une taille qui n'est pas des plus fines !

*Madame Bonnenfant.* — Elle n'a pas l'air d'une bouteille, c'est vrai. Mais cette taille est ronde et souple.

*Charmettes.* — Vous me présenterez à votre amie, n'est-ce pas, chère madame ? J'en serai charmé !

*Mademoiselle Pointue.* — Ah ! ah ! Mr Charmettes charmé !

*Dudelet.* — Ah ! ah ! parfait ! délicieux !

*Mademoiselle Bonnenfant.* — Ah ! certes, avec plaisir ; elle est spirituelle et bonne autant que jolie !

*Madame Grognard.* — Qu'est-ce que cet effet d'ombre sur l'aile droite du nez ? On dirait des tannes.

*Mademoiselle Pointue.* — Cette ombre est produite par le rideau rouge ; tout est rouge dans ce tableau : meubles, tentures, toilette ; ce n'est pas seyant !

*Charmettes.* — Avec cette carnation, on peut tout oser !

*Madame Grinchue.* — Elle a l'air d'une bannière.

*Madame Dindonno.* — L'année prochaine, mon mari fera faire mon portrait en bergère : des nœuds bleus, un mouton, ce sera très gentil !

*Dudelet.* — Ah ! oui ! charmant ! délicieux !

*Charmettes.* — Les belles petites mains !

*Madame Bonnenfant.* — Si vous voyiez ses pieds, deux merveilles, et cumbrés, et spirituels !

*Mademoiselle Pointue.* — Ah ! ah ! des pieds spirituels ! C'est trop fort !

*Madame Bonnenfant.* — Que non ! Les pieds ont leur caractère : il y en a de méchants !

*Charmettes (enthousiasmé).* — Ah ! moi, j'adore les petits pieds !

*Madame Vieillot.* — Ah ! si donc ! Charmettes, vous devenez inconvenant !

*Mademoiselle Pointue.* — Non... cordonnier seulement.

*Dudelet.* — Ah ! ah ! charmant ! délicieux !

*Mademoiselle Pointue.* — Ses petits pieds, à ne pas tenir debout, ne l'empêchent pas de courir.

*Charmettes.* — Comment ?

## LA MESQUINERIE PUNIE



*Jérémié Baudine (se servant de la sauce au piment du restaurant).* — Ils ne m'en feront pas accroire. Ils mettent des inventions comme cela aux bouteilles pour nous faire boire le vin par gouttes. Moi, j'en boirai tant que je voudrai.

*Puis il en but  
Tant qu'il voulut.*

*Madame Grinchue.*—Dame ! elle est veuve, et on dit...

*Madame Grognard.*—Elle ne fuit pas les admirateurs...

*Madame Bonenfant.*—Ah ! mesdames, c'est indigne ! Je suis sûre...

*Madame Dindonno.*—Vous n'êtes pas toujours là...

*Mademoiselle Pointue.*—Notez que je l'aime beaucoup ! Mais une jolie femme, veuve... et qui ne veut pas entendre parler de se remarier... c'est louche !

*Madame Grognard.*—D'autant qu'elle a des toilettes extravagantes !

*Madame Bonenfant.*—Je vous passe les toilettes ; elle est un quelque peu excentrique.

*Madame Dindonno.*—Moi, j'aurais peur, en m'habillant ainsi, pour ma réputation.

*Madame Grinchue.*—Enfin, je veux bien vous le confier : une femme de chambre m'a affirmé qu'elle recevait chez elle des lettres, au nom d'un monsieur.

*Toutes, consternées.*—D'un monsieur ?

*Madame Grinchue.*—Et on ne connaît pas le monsieur, voilà le pire.

*Mademoiselle Pointue.*—Si vous savez le nom, dites le nom.

*Charmettes, très pâle.*—Ce nom... ?

*Madame Grinchue.*—Je ne sais si je dois... Enfin ! Louis d'Hâme !

*Madame Bonenfant, riant aux éclats.*—Ah ! ah ! ah ! très joli ! Très drôle ! Sachez que "Louis d'Hâme" est un pseudonyme littéraire.

*Charmettes, rasséréné.*—Celui qui a fait de si jolies choses ?

*Dudelet.*—Ah ! oui ! charmantes, adorables !

*Mademoiselle Pointue.*—Fi ! un bas-bleu, cela n'a pas une bonne réputation. Quand on est du monde on n'écrit pas.

*Charmettes, agacé.*—Et d'abord, il faut être en état de le faire !

*Madame Vieillot.*—De mon temps, on méprisait les femmes auteurs.

*Madame Bonenfant.*—Oui, on aimait mieux vivre les romans que de les faire.

*Mademoiselle Pointue.*—Enfin, c'est qu'elle n'est pas si sûre que cela de sa beauté, puisqu'elle essaye d'avoir du talent.

*Madame Bonenfant.*—Baste ! il y en a qui n'ont ni l'une ni l'autre.

*Madame Grognard.*—Ce n'est pas que je la blâme, non, je la plains.

*Madame Bonenfant.*—De quoi ?

LE GAZ REVELATEUR



*Effie à sa grande sœur.*—Ton beau va-t-il venir ce soir ?

*Henriette.*—Je ne sais pas. Qu'est-ce que ça te fait ?

*Effie.*—Ça me fait toute la différence du monde. Quand il vient veiller, le gaz est bien plus fort dans ma chambre.

LOGIQUE FÉMININE



*Tante Mathie.*—Ça me fait de la peine, Marie, de te voir épouser cet homme. Un veuf ne te rendra pas heureux.

*Marie.*—Oui, ma tante ; il fera un bon mari. Tu sais, il n'a jamais beaucoup aimé sa première femme.

*Madame Grognard.*—De tourner à la mauvaise littérature.

*Madame Dindonno.*—Et puis, elle est d'un décolleté sur ce portrait ! Ne trouvez-vous pas ?

*Mademoiselle Pointue.*—C'est révoltant ?

*Madame Bonenfant.*—Voilà qui passe les bornes : elle est dans la même toilette que celle qu'elle portait au dernier bal du Windsor et on l'a accusée de faire la prude et de vouloir nous donner une leçon parce qu'elle ne se décolletait pas assez.

*Charmettes (bas).*—Laissez-les siffler.

*Madame Grinchue.*—Moi, je suis de l'avis de madame Dindonno.

*Mademoiselle Pointue (regardant méchamment Charmettes).*—Quand on possède une carnation comme la sienne, on doit la faire admirer aux foules !

*Madame Vieillot.*—Je l'ai toujours trouvée trop disposer à montrer ses épaules.

*Madame Grognard.*—Ses épaules ? Vous êtes modeste, ma chère ! Ses épaules...

*Madame Bonenfant.*—Les maigres montrent bien leur squelette.

*Mademoiselle Pointue.*—Quand je pense qu'elle a pu, qu'elle a dû poser ainsi, j'en ai le frisson ! Oh ! je n'irai plus chez elle !

*Madame Vieillot.*—Ni moi non plus !

*Madame Grognard.*—Ni moi non plus !

*Madame Dindonno.*—Ni moi !

*Madame Grinchue.*—Ni moi, certainement !

*Dudelet, sans avoir compris.*—Ah ! ah ! charmant ! délicieux !

*Madame Bonenfant.*—Eh bien ! moi, je la verrai de plus en plus ; car non seulement elle est jolie et spirituelle, mais encore elle a un caractère adorable !

*Mademoiselle Pointue.*—Ah ! vous, vous trouvez tout parfait ! Vous êtes si bonne !

(Après les adieux d'usage, ces dames se séparent froidement.)

*Charmettes, à madame Bonenfant.*—Chère-madame, présentez moi au plus vite à votre amie : ces sottises m'ont donné une fringale de la connaître.

*Madame Bonenfant.*—Vous verrez quelle charmante femme !

*Charmettes.*—Peut-être mon nom m'aidera-t-il à la charmer et, si elle me trouve à peu près à son gré, je...

*Madame Bonenfant.*—Alors, à quand la noce ? Car elle a entendu parler de vous, vous a en treuvé, et...

*Charmettes, ravi.*—Et... ?

*Madame Bonenfant, riant.*—Et... Louis d'Hâme vous trouvera à son gré.

PRIX COUTANT

*Rouleau.*—Regarde un peu mon parapluie, Bouleau ; je viens de le faire recouvrir, on dirait qu'il est neuf.

*Bouleau.*—Et ça t'a coûté ?

*Rouleau.*—Rien que \$2.50.

*Bouleau.*—Hum ! voilà un parapluie qui te coûte cher, maintenant.

*Rouleau.*—Mais non rien que \$2.50.

UN ÉTRANGE VŒU

*Bouleau.*—Je crois que si je gagnais le gros lot, j'en mourrais de joie.

*Rouleau.*—J'espère bien que tu le gagneras mon vieux.

UN RÊVE DE BONHEUR

*Monsieur (le soir de la cérémonie).*—Justine, croyez-vous sincèrement que je puis vous rendre heureuse ?

*Madame.*—Certainement, le mari d'Henriette a fait son bonheur.

*Monsieur.*—Comment ?

*Madame.*—Il a assuré sa vie pour \$10,000 et... il est mort.

THÉÂTRE-ROYAL

Le Théâtre-Royal donne cette semaine le drame émouvant "L'affaire Clemenceau" qui a fait le tour du monde. Le drame est peu différent du roman, dont il suit toutes les phases. Nous croyons que les auteurs auraient mieux fait d'omettre la scène où Iza pose pour sa statue, la pièce ne gagne rien à cette scène d'atelier où une femme apparaît en statue, et elle n'avait pas besoin de cette addition réaliste pour être un succès.



Le rôle d'Iza est rempli avec beaucoup d'effet et de force par Mlle Emma Bell, et celui de Clemenceau par M. Charles B. Welles. Les autres acteurs concourent par leur excellence à faire de cette pièce une des meilleures que nous ayons encore vues.

DU TEMPS DEVANT ELLE



*Madame Sensitive.*—Je ne puis pas aller prendre les chars dans cette bone.

*Monsieur S... (criant au conducteur).*—Continuez, madame va attendre les chars élevés.

## UNE SÉRIE DE CHANCES



*Bidouz.*—Je suis en veine. Imagine-toi que l'acépas m'a demandé dix piastres à emprunter.

*Fridouz.*—Et tu les lui as données !

*Bidouz.*—Non, je ne les avais pas. Le fait est que je suis venu pour t'emprunter dix piastres.

*Fridouz.*—J'ai la même chance que toi.

## PETITE PERTE

*Cor.*—Oh ! ma pauvre Flora, je suis désolée, je viens de casser ton beau coupe-papier d'ivoire.

*Flora.*—Ce n'est rien ; c'est celui de maman.

## HORS DE SON ÉLÉMENT

*Madame.*—Plaiguez-vous ? mes amis m'ont toujours dit que je chantais comme un auge.

*Monsieur.*—Je n'en disconviens pas, mais alors pourquoi commencez-vous avant d'être dans l'autre monde ?

## UN ANGE CONSOLATEUR



*Le père Timothé (trouvant que le train va trop vite).*—Monsieur le serrefrein, est-ce que, de ce train-là, nous n'allons pas nous casser le cou ?  
*Le serrefrein.*—C'est ce qui nous sauve. Nous poussons avec un coup de vent. Il faut faire un mille à la minute, tant que le cyclone n'aura pas pris une autre direction ; sans cela, il nous enlève comme une plume.

## LE MOULIN

Seul, au milieu du cercle immobile des landes  
Qu'enferme un brouillard bleu tendu par larges bandes  
Sous le terme désert du ciel qui s'alanguit,  
Droit, parmi le sommeil universel des formes,  
Le vieux moulin, girant ses quatre bras énormes,  
... Ahane et grince dans la nuit.

Oh, la vaste torpeur des champs couleur de cendre !  
Le grillon qui sifflait s'interrompt pour entendre  
L'invisible meunier qui sille dans sa tour ;  
Puis le meunier se tait, le grillon recommence,  
Et leurs chants alternés font la paix plus immense  
Dans le silence d alentour.

Tie tac ! Le grain se moult dans la tourelle grise,  
Et sans fin, sans repos, vite, au gré de la brise,  
Avec les airs d'un fou qui s'agite en rêvant,  
Les gestes du moulin laissent dans l'ombre pâle  
Ses quatre membres secs et brunis par le hèle  
Qui craquent au soufflé du vent.

Aujourd'hui comme hier, et chaque jour encore,  
Au vent doré du soir, au vent blond de l'aurore,  
Va, bon moulin, toi qui travailles quand tout dort,  
Et sans savoir pour reprendre à l'aurore  
Sous le vent de l'est ou du nord !

Tourne ta grande roue, et vole, et bats des ailes !  
Mouds ce qu'il faudra moudre, orges, blés ou touselles,  
O moulin, bon moulin, qu'importe ce qu'on peut ?  
Et sans savoir quel grain l'on jette sous tes meules,  
Fougueux inconscient, fort de tes forces seules,  
Tourne et geins quant le meunier vent !

Tourne, ô mon âme, et mouds ton œuvre, tourne et broie,  
Sans savoir ce que vaut ton blé, tourne ta roue !  
La grange est pleine, il faut tourner, mon cœur est plein !  
Et tant que l'heure souffle, il faut tourner sa vie.  
Comme les ailes du moulin !

EDMOND HARAUCOURT.

## LE GROS RENARD

FABLE

Un chevalier, allant avec son écuyer en pèlerinage à Saint Jean de Compostelle, venait d'entrer en Espagne. Parti de grand matin, il espérait arriver le soir à Miranda, sur l'Ebre. Un renard, cherchant les aventures, croise le chemin qu'avait pris le chevalier.

—Voilà, s'écria celui-ci, un renard de belle taille !

—Oh ! Monseigneur, dit l'écuyer, dans les pays que j'ai parcouru avant d'être à votre service, j'en ai vu, par la foi que je vous dois, d'une taille bien plus grande, et un, entre autres, gros comme un bœuf.

—Belle fourrure, répond le chevalier, pour un chasseur habile, et il chemina en silence.

Au bout de quelque temps, élevant tout à coup la voix :

—Seigneur, préservez-nous aujourd'hui tous deux de la tentation de mentir, ou donnez-nous la force de réparer notre faute, pour que nous puissions traverser l'Ebre sans danger !

L'écuyer surpris demande au chevalier pourquoi cette prière.

—Ne sais-tu pas, lui répond son maître, que l'Ebre, qu'il faut passer pour aller à Saint-Jacques, a la propriété de submerger celui qui a menti dans la journée, à moins qu'il ne s'amende ?

On arriva à la Zacorra.

—Est-ce là, Monseigneur, cette rivière ?

Non, nous en sommes encore loin.

—En attendant, sire chevalier, ce renard que j'ai vu n'était peut-être que de la grosseur d'un veau...

—Et ! que m'importe ton renard ?

Bientôt l'écuyer dit :

—Monseigneur, l'eau que nous allons maintenant passer à gué ne serait-elle pas celle...

—Non, pas encore.

—En tout cas, Monseigneur, ce renard dont je vous parlais n'était pas, je m'en souviens maintenant, plus gros qu'un mouton.

Voyant que l'ombre des montagnes s'allongait déjà, le chevalier presse le pas de sa monture et découvre enfin Miranda.

—Voilà l'Ebre ! dit-il, et le terme de notre première journée...

—L'Ebre ! s'écrie l'écuyer ; ah ! mon bon maître, je vous proteste que ce renard était tout au plus aussi gros que celui que nous avons vu ce matin.

## Récréations Scientifiques

LES DESSINS A DEUX ASPECTS



I

*Le acétic.*



II

*Le chimiste.*



III

*Le tonnelier.*



IV

*Le peintre.*

SI VOUS ETES PERE DE FAMILLE



*I*  
Tommié.—Papa, qu'est-ce que c'est donc, cette image là ?  
Le papa.—C'est Daniel dans la fosse aux lions, mon enfant.



*II*  
Tommié.—Les lions vont-ils le manger, papa ?  
Papa (distrain par la lecture de son journal).—Certainement, mon enfant. C'est-à-dire, certainement non.



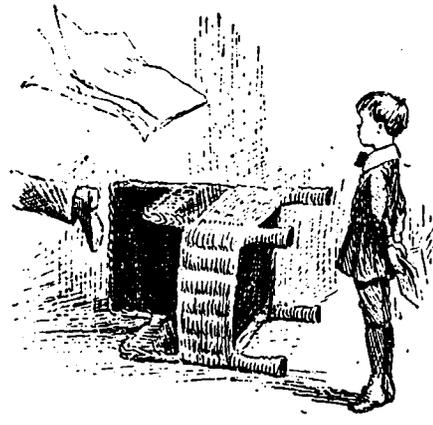
*III*  
Tommié.—Pourquoi que les lions, ils ne veulent pas le manger, papa ?  
Le papa.—Parcequ'il est trop vieux... c'est-à-dire trop bon.



*IV*  
Tommié.—Pourquoi que les lions, ils ne veulent pas en manger quand c'est trop bon ?  
Le papa.—Ce n'est pas sa viande qui était bonne, c'est son caractère.



*V*  
Tommié.—Moi, papa, tout le monde dit que je suis un bon petit garçon : est-ce que c'est ma viande ou mon caractère qui est bon ?  
Le papa.—Ho... ouf !... Laisse-moi ; je suis occupé.



*VI*  
Tommié.—Papa, Daniel c'est parcequ'il louchait comme ma tante Sophie, qu'il est tombé dans la fosse aux lions.....

LE CHARBONNIER DEvenu DUC.

LÉGENDE HISTORIQUE.

Il y a déjà bien des siècles, un brave charbonnier avait dressé sa hutte dans les profondes et obscures forêts du Brisgau, et y travaillait si bien dans cette tranquille solitude que la sueur tombait souvent de son front.

Mais sa peine fut merveilleusement récompensée, car un jour, comme il voulait extraire du charbon, il y vit reluire dessous, à son grand étonnement, des lingots entiers d'or pur et fondu !

Quelle découverte pour le pauvre homme, qui s'était donné jusqu'alors tant de peine pour gagner son pain sec, et qui bien certainement n'avait encore jamais eu de sa vie de l'or en sa possession !...

Il ne croyait d'abord pas ses yeux.

Mais c'était pourtant vraiment de l'or ! Et lorsqu'il remua la cendre il y trouva toujours davantage de ce métal précieux.

Il ne dit rien à personne de sa trouvaille ; mais il continua, à partir de ce jour, de chercher de la terre toujours à la même place, et vraiment chaque fois que le bois s'était carbonisé, l'or se trouvait en lingots dans le cendrier ; et, à force de recherches, il trouva que toute cette place renfermait encore beaucoup de riches filons d'or.

Ainsi il amassa, en peu de temps un grand trésor, qu'il cachait à tout le monde dans une profonde fente du rocher, qui n'était connu que de lui.

A ce temps, il y avait la guerre dans le pays, et même dans cette solitude paisible de la forêt, la triste nouvelle se répandit que l'empereur avait été vaincu, que tout avait été mis à feu et à sang dans son empire, et que lui-même, privé de tous ses honneurs, avait dû fuir, et errait, çà et là, sans asile et en habit de moine.

C'était là une bien mauvaise nouvelle ; le char-

bonnier, après s'être jeté sur son lit, y pensa longtemps, mais ensuite il s'endormit jusqu'à ce que des coups répétés sur la porte de sa hutte, l'éveillèrent.

Il écouta étonné.

Qui pouvait bien être là au milieu de la nuit ?...

Mais une voix cria de dehors.

—Ouvrez pour l'amour de Dieu, et défendez votre empereur cette nuit, sinon c'en est fait de lui !

Et quand le charbonnier ouvrit la porte, et que la lumière de sa lampe tomba sur la grande figure d'un moine, il reconnut qu'il était devant son malheureux empereur et que personne d'autre n'était debout devant lui, et il se jeta ému à ses pieds en s'écriant :

—Dieu soit loué de vous avoir conduit chez moi ! vous êtes en sûreté ici !

Et l'empereur étendit ses membres fatigués sur le lit du charbonnier, et celui-ci lui mit, le lendemain matin, un habit de charbonnier pour le cacher encore mieux à ses persécuteurs.

Mais personne ne vint, car le lieu était trop caché et inconnu.

—Alors le charbonnier conduisit l'empereur au rocher, dans la fente duquel son trésor était caché et lui dit :

—Pendant que vous vous êtes battu, ô mon seigneur, en de durs combats, et que vous dûtes fuir devant vos ennemis, mes charbons m'ont produit de rares fruits.

Et il ôta en même temps la mousse et la terre de la fente, et il découvrit devant les regards étonnés de l'empereur, les tas d'or brillant.

—Voilà, mon prince, prenez ce que j'ai ramassé, et enrôlez une nouvelle armée. Cette fortune m'est venue de mon feu de charbon ; puisse-t-elle vous reconduire à la gloire et sur le trône ! Tout est à vous !

—Comment aurais-je soupçonné que cette forêt cachât tant de fidélité ! s'écria l'empereur

ému... Aussitôt que j'aurai délivré mon empire des mains de l'ennemi, mon premier soin sera de te récompenser de ce que tu fais ! Que Dieu m'y aide.

Et la prospérité accompagna le don d'un cœur fidèle. L'empereur réussit, avec sa nouvelle armée, à vaincre ses ennemis en très peu de temps, et remonta sur son trône avec de nouveaux lauriers.

Sa première pensée fut de donner au charbonnier la récompense de sa généreuse action.

Il le fit conduire de sa tranquille solitude à sa cour, lui donna le riche Brisgau pour duché, lequel fut appelé *Zähringen* d'après la vallée natale du nouveau duc.

Et près de l'endroit où son fourneau avait brûlé, le nouveau duc posa la première pierre de son premier château, dont les ruines sont encore à voir aujourd'hui.

Une des plus nobles familles d'Allemagne, la *Maison de Bade*, qui règne encore, est sortie de ce château, et la décoration du premier ordre de cette *Maison* représente les ruines du château de *Zähringen*.

CAROTTICULTURE

*Roublardin*.—Dis donc, *Pleindeso*, donne-moi donc un conseil : Penses-tu que j'ai bien planté cet arbre ?

*Pleindeso* (examinant).—Oui, je le pense.

*Roublardin*.—Merci, merci mille fois ; du moment que tu le dis c'est que c'est bien ; tu t'y connais là-dedans ; encore une fois merci !

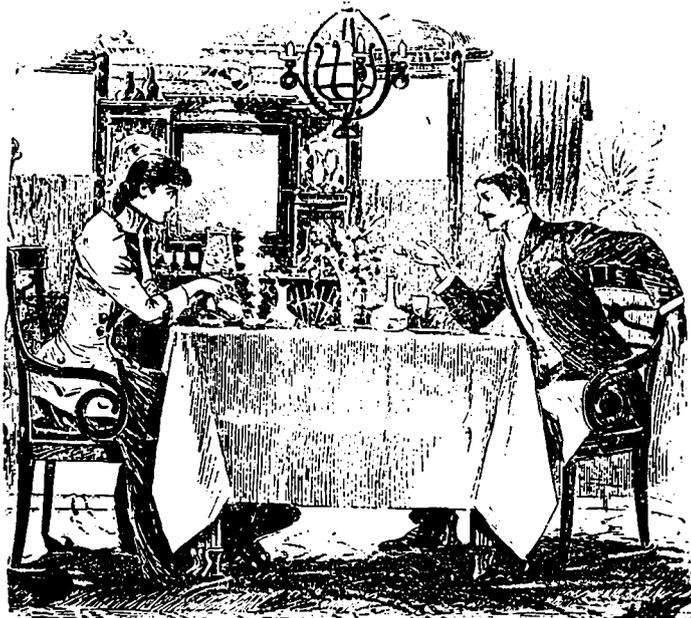
*Pleindeso* (flatté).—N'en parlons plus, c'est une petite affaire.

*Roublardin*.—Possible, mais un service est un service ; oh ! à propos, tu ne pourrais pas m'obliger d'un cinq piastres pour quelques jours ?

*Pleindeso*.—Certainement, dix si tu veux.

*Roublardin* (s'en allant).—Décidément, s'il connaît la plantation des arbres, moi je connais celle de la carotte.

## RIEN DE CHANGÉ



*Madame Gai.*—Tu as bien changé depuis notre mariage. Avant, tu ne me laissais jamais avant minuit ; maintenant, tu n'arrives jamais avant minuit.

*Monsieur Gai.*—Tu vois, j'ai toujours conservé les mêmes heures. Mais avant, c'est maman qui me faisait le branlebas de minuit.

## LES DERNIERS PEAUX-ROUGES

L'extermination méthodique des Indiens à laquelle procèdent les États-Unis, et dont le drame terrible semble aujourd'hui toucher à son dernier acte, n'a pas laissé les poètes insensibles. L'un des plus grands poètes de l'Autriche-Hongrie, Nicolas Lenau, s'en est inspiré dans deux très belles pièces. Indépendamment de leur mérite littéraire, les vers de Lenau offrent en ce moment cet intérêt d'avoir été composés en face même des mesures cruelles dont déjà les Indiens étaient l'objet, à la vue de ces peuplades obligées de s'expatrier, et d'aller se parquer, pour ainsi dire, dans les régions bien limitées que la race anglo-saxonne voulait bien leur abandonner encore. C'est en 1832 que Lenau, alors âgé de trente ans, et qui, comme Chateaubriand, un demi-siècle plus tôt, allait, lui aussi, en Amérique, pour y chercher "des couleurs," fut témoin de ces scènes douloureuses. Les choses étaient bien changées depuis que l'auteur d'*Atala* avait été l'hôte des Natchez et avait décrit les forêts séculaires des bords du Meschacébé. Réduites à l'état de races fugitives, pourchassées, opprimées par l'avidité des Anglo-Américains, les Indiens présentaient le spectacle le plus lamentable. Leurs malheurs devaient toucher d'autant plus le cœur du poète qu'il y découvrait un reste de noblesse originaire, qui manquait absolument à leur oppresseurs, les descendants vulgaires, mais toujours féroce-ment égoïstes des anciens puritains. Voici le portrait que Lenau traçait de ceux-ci dans une lettre : "Il faudrait une voix plus forte que le tonnerre du Niagara pour faire entendre à ces gredins-là qu'il y a des dieux supérieurs à ceux dont on frappe l'effigie à la monnaie. Il suffit de voir ces gaillards-là au restaurant, pour les exécuter à jamais. Une longue table, bordée de chaque côté d'une file de cinquante chaises ; des plats, surtout des plats de viande, couvrent la table. La cloche sonne ; aussitôt cent Américains se ruent dans la salle ; personne ne salue le voisin ; personne ne dit mot ; chacun se précipite sur son écuelle, en dévore le contenu, sort de table, jette la chaise dans un coin et court gagner des dollars."... "C'est un spectacle navrant que celui de ces hommes desséchés jusqu'à la moelle au milieu de leurs forêts calcinées."

Bien autrement, le frappèrent les Indiens. Voici les deux pièces de vers qu'il leur a consacrées. C'est la première fois qu'elles sont traduites en français.

## CORTÈGE D'INDIENS QUITTANT LEUR PATRIE

Des lamentations retentissent sur les bords de la Susquehanna ;—le voyageur se sent percé jusqu'au fond du cœur.—Quels sont ceux qui gé-

missent émus d'une telle douleur ?—Ce sont des Indiens, qui abandonnent leur terre natale.

Pendant tout à coup ces cris perçants se sont arrêtés.— Leur chef s'est approché d'un pas rude et précipité.— C'est un vieillard aux regards sombres, aux boucles de cheveux blancs.— Sa voix se fait ainsi entendre au milieu des siens :

"Toujours plus loin ils nous poussent, ainsi qu'ils feraient leurs troupeaux ; — plus loin, plus loin encore, ils nous chassent, ces blancs maudits,—qui sont venus, à la terre maternelle—et à nos antiques dieux nous arracher.

"Pour moi c'est clair, je le vois à la lumière de la flamme—qui me brûle le cœur de ses griffes dévorantes ;—c'est avec cet arbre de la croix, qu'ils nous présente comme notre salut,—qu'ils veulent briser en nous l'esprit de la vengeance.

"Cette forêt où nous avons goûté le sommeil de l'enfance, — nous la quittons, elle qui nous donnait son gibier ;—où dans nos amours, nos bras ont serré une épouse chérie ;—la forêt où nous avons enseveli nos morts.

"Approchez-vous des tombeaux de vos ancêtres,—glissez-vous doucement auprès de ces monticules serrés—pour ne pas éveiller les morts, et leur rappeler—que nous nous sommes éloignés de leur foi.

"La honte viendra, un peu plus tôt ou un peu plus tard,—lorsque la charrue envieuse fouillera dans leurs tombeaux,—lorsque les cendres sacrées de nos pères—serviront d'engrais aux semailles de l'ennemi exécuté !"

Et pendant qu'ils célèbrent la mémoire des morts,—le soleil vers l'ouest est sur son déclin,—il illumine de ses rayons les tombes qu'ils couvrent—de leurs larmes et des verts rameaux du pin.

Tout à coup leurs lamentations éclatent de nouveau ;—plus haut, plus haut encore elle résonne dans l'air ;—un immense débordement de douleur retentit—en clameurs sauvages autour des tombes muettes.

Puis les bannis se mettent en route pour l'exil se retournant souvent pour saluer encore de leurs sombres regrets—les chères collines où sont ceux qui sont restés.— Ils sèment leur route de leurs malédictions et de leurs larmes.

Ces arbres auprès desquels ils passent dans leur exil, — plusieurs tombent à leur pied en les embrassant.— Comme un dernier adieu à ces espaces de la forêt chérie, ils font encore une fois retentir leurs carabines.

La voix des fusils, le cri des poitrines désespérées—s'est perdu peu à peu dans un dernier écho au pied des tombes où le souffle plaintif des âmes mortes

s'entend seul dans l'ombre calme et profonde du crépuscule.

## LES TROIS INDIENS.

Au ciel la tempête est dans toute sa furie,— elle renverse brisés en éclats les chênes géants,—elle retentit plus haut que la voix du Niagara,—et de ses verges flamboyantes d'éclairs—elle fouette les flots écumeux plus vite—qu'ils ne précipitent leur rage déchaînée.

Trois Indiens sont debout sur le rivage retentissant,—ils écoutent le bruit farouche des lames incendiées,—et les gémissements de mort de la forêt inquiète ;—l'un est un vieillard, à la chevelure grisonnante,—de sa taille droite dominant les années ;—les deux autres sont ses robustes fils.

Maintenant le vieillard contemple ses enfants ;—et son regard se couvre de ténèbres plus sombres—que les nuées qui noircissent le ciel ;—ses yeux lancent des éclairs plus furieux—que ceux de la tempête à travers les nuages déchirés ; et le cœur plein de révolte, il parle ainsi :

"Malédiction sur les hommes blancs, jusqu'à leur dernière postérité !—Soit maudit chaque flot qui a apporté ces mendiants, qui autrefois se glissèrent en rampant sur nos rivages,—Maudit chacun de ces récifs qui ne les a pas rejetés broyés sur le sol.

"Chaque jour depuis, sur la mer, dans une hâte effrénée—volent leurs navires, ainsi que des flèches empoisonnées ;—avec eux la corruption aborde à nos rivages ;—cette engeance de brigands ne nous a rien laissé—sinon dans le cœur l'amertume d'une haine mortelle.— Venez, enfants, venez : il nous faut mourir !"

Ainsi a parlé le vieillard, et ils coupent le lien—qui retient leur pirogue aux prairies du rivage.—Puis ils gagnent à grand'peine le milieu du fleuve ;— alors, rejetant loin d'eux leurs rames, le père, le fils et le frère, les bras enlacés l'un à l'autre—commencent à entonner leur chant de mort.

Sans interruption, retentissent les éclats du tonnerre,—les éclairs se croisent autour de cette barque de la mort,—les mouettes, que la tempête enivre de joie, l'entourent comme dans un vertige,—mais ces trois hommes s'avancent dans leur inébranlable résolution,—ils chantent toujours, emportés vers l'abîme jusqu'à ce qu'ils disparaissent précipités dans la cataracte.

Au Groënland il y a des vallées qui sont recouvertes de glace d'une épaisseur variant de 5 à 6,000 pieds.

## RIRE DE FAMILLE



*Snooks.*—Savez-vous que votre sœur vous ressemble beaucoup ?

*Baggs.*—Non, vraiment.

*Snooks.*—Beaucoup de vos traits me rappellent les siens.

*Baggs.*—Peut-être ! Je sais que c'est le même sourire.

## LE PANTALON ET LE CHINOIS



ous étions entre amis, et l'on parlait de la Chine et des Chinois, de ce peuple extraordinaire qui paraît avoir tout connu avant nous. On louait leur patience, leur sobriété.

—Eh bien ! et leur adresse ? dit Z..., qui a toujours quelque anecdote dans son sac, vous n'en parlez pas. En voulez-vous une preuve ?

Et il nous raconta ceci :

Il y a quelque vingt ans, je fis un long séjour en Chine. Le hasard ou ma bonne étoile amenèrent un jour, chez moi, un ancien ami mécanicien à bord d'un navire. Comme bien vous pensez, on mit la poule au pot, et tous les anciens souvenirs furent exhumés. Quelles journées charmantes nous passâmes, soit à son bord, soit dans ma petite maisonnette !

Or, un matin, comme tout en cheminant vers la ville je l'entretenais du pays chinois et de ses habitants, dont je vantais l'habileté, il en vint à me dire :

—Pense-tu qu'un tailleur indigène pourrait me confectionner un pantalon à la mode de chez nous ?

—Certes, répondis-je.

—Oui, mais alors quelque chose d'informe ?

—Non pas, le vêtement sera aussi bien fait qu'à Paris.

—Hum ! j'en doute. Enfin, nous essaierons.

Il m'expliqua alors qu'il s'agissait de remplacer un pantalon auquel il tenait beaucoup. Cet indispensable n'était point trop usé, mais une tache indélébile en rendait la mise impossible.

Le lendemain, on manda le tailleur, et la conversation s'engagea, moi servant d'interprète :

—Tu vois ce pantalon ?

Le tailleur fit signe qu'il le voyait fort bien.

—Eh bien ! il faut en confectionner un pareil, entends-tu ? e-x-a-c-t-e-m-e-n-t pareil.

—Je le ferai, répondit simplement l'indigène.

—Combien de temps mettras-tu ?

—Le tailleur examina de très près le vêtement.

—Cinq jours, dit-il enfin.

—C'est raisonnable. Et ça coûtera ?

—Et il dit une somme équivalente à quatre piastres.

Ces conditions arrêtées, nous attendîmes impatiemment le terme du délai fixé. Le tailleur fut d'une ponctualité... chinoise ; il arriva à l'heure dite avec les deux pantalons, le vieux et le neuf.

Après l'avoir félicité sur son exactitude, mon ami essaya, devant nous, le nouveau vêtement.

—Mais il te va comme un gant ! m'écriai-je.

—Je crois bien, il m'a donné l'ancien. Et s'adressant au Chinois, qui, grave, regardait :

—Passe-moi le neuf, farceur !

L'échange eut lieu, le résultat fut le même : irréprochable était le deuxième pantalon.

—Eh bien ? fis-je.

—Eh bien ! je crois que le tailleur se fiche de nous ; il m'a encore donné le vieux.

—Pas possible !

—Regarde plutôt.

Je regardai ; le pantalon était taché et usé. Je pris l'autre : même tache et même usure ! Mon ami était confondu. Le Chinois demeurait impassible.

Je le questionnai. Aux premiers mots de l'explication, je me mis à rire.

—C'est donc risible ce qu'il dit ? me demanda mon compagnon avec quelque humeur.

—Juges-en. Tu lui as commandé un pantalon exactement pareil ?

—Parfaitement.

—Tellement pareils ils sont que tu ne peux les distinguer l'un de l'autre, ce dont il est ravi, d'ailleurs. Mais il dit que cela lui a donné beaucoup de peine pour le tacher et l'user aux mêmes endroits. Il demande une petite gratification.

—De grand cœur je la lui accorde, et je garde ce phénoménal pantalon comme une preuve de l'habileté des Chinois.

Ainsi se termina l'histoire du pantalon, nar-

rée par Z... avec gestes, exclamations et grimaces à l'appui. Et comme on riait beaucoup :

—Que ceux qui ont des doutes frètent un navire et aillent y voir, conclut-il,

## SA PENSÉE !

*Paul.*—J'espère, mademoiselle, que je ne vous dérange en rien. A quoi pensiez-vous lorsque je suis arrivé ?

*Mademoiselle.*—Je pensais combien la solitude était chose délicieuse... parfois.

## LOGIQUE

*Lucie.*—Maintenant, Charlie, gardez bien votre parole ; je ne vous pardonnerais jamais si vous y manquez.

*Charlie.*—Comment pourrais-je la garder, puisque je vous l'ai donnée ?

## UN HALLUCINÉ

—Ne trouvez-vous pas que Sanslesou parle quelquefois d'une manière étrange ?

—Non, pourquoi ?

—De temps à autre il se figure qu'il est im-

mensément riche

—Je l'ai déjà vu ainsi. Pas plus tard qu'hier, il se croyait assez riche pour pouvoir me rembourser un jour les \$10 qu'il voulait m'emprunter.

## LES CONSOLATIONS DU TÉLÉPHONE

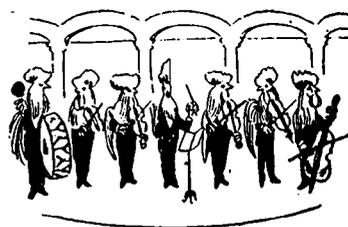


*Député québécois partant pour la session d'Ottawa.*

Il ne faut pas se livrer au désespoir, ma chère. Je sais bien que c'est dur de ne pas se voir ; mais à présent que nous avons le téléphone entre les deux villes ; nous pourrions nous parler... Seulement, il ne faudra pas en abuser, ça coûte cher.

*La femme.*—Vrai, chéri ? Mais alors, tu vas me laisser un autre chèque.

## UN ENDROIT CHARMANT



Le spectacle du "Gaiety Theatre and Museum" de cette semaine est aussi amusant que varié.

L'orchestre des coqs, est une véritable merveille qu'il faut voir. Jamais jusqu'à ce jour on avait encore vu des coqs jouant du violon, du cornet à piston et de la grosse caisse ; après le concert un autre coq "McGinty" danse une gigue des plus réussis.

On voit également cette semaine un jongleur japonais qui fait sortir d'une boîte sans fond ni couvercle et parfaitement vide un tas d'objets qui viennent on ne sait d'où. Mais son plus joli tour est sans contredit le changement d'un bol de riz en eau.

La mangeuse de feu, qui respire des flammes, mange des éponges pétrolées en feu, avale de l'huile enflammée, etc., etc., est un phénomène qui effraie autant qu'il étonne.

Enfin la séance finit avec une visite au théâtre, où l'on voit des faiseurs de tours, des danseuses et des chanteurs de premier ordre.

## POUR LES MÉNAGÈRES

Pour détruire les mouches, faites bouillir des pelures de pommes de terre dans un peu d'eau ; passer le tout et laisser réduire jusqu'à quelques cuillerées d'eau. Ajouter de la mélasse et étendre le tout sur des assiettes. Le mélange empoisonne les mouches rapidement.

Pour nettoyer la tête et conserver la couleur des cheveux, mettez six gouttes d'ammoniaque dans un verre (à vin) d'eau chaude et frottez la peau avec une petite éponge ou un morceau de flanelle.

Le bois de chêne se fait rare et est cher et, la plupart du temps, on se contente d'employer le sapin dans la menuiserie. Or, dans les nœuds de ce bois, la térébenthine s'accumule en grande proportion, et il est très fréquent de la voir reparaître au travers de la peinture et de former des taches.

On emploie le moyen suivant pour empêcher les taches de se produire : on délaie partie égales de chaux éteinte et de minium avec une quantité d'eau suffisante pour former une pâte fluide que l'on étend sur chacun des nœuds du sapin. Cette composition, en se desséchant, absorbe la térébenthine en excès ; on gratte cet enduit et, si l'on veut acquiescer plus garantie contre l'apparition des taches, on renouvelle l'opération une seconde fois et on gratte encore avant d'appliquer la peinture.

*Parce de Crecy au gras.*—Mettez dans un pot des débris de viande, abattis de volaille surtout, avec l'eau nécessaire au potage que vous voulez avoir. Faites écumer et bouillir, ajoutez beaucoup de carottes, oignons coupés en quatre, un navet, une ou deux pommes de terre, une cuillerée de sucre râpé. Laissez finir de cuire. Passez le bouillon, écrasez et faites passer au travers d'une passoire tous les légumes. Faites chauffer, sans roussir, un morceau de beurre et ajoutez y votre préparation, dans laquelle vous ajouterez quelques cuillerées de riz.

## UN JALOUX

*Elle.*—Quel brillant jeune homme, ce M. Brindamour.

*Lui.*—Je suis de votre avis, il devient même de plus en plus brillant tous les jours... sur le crâne.

## RESSEMBLANCE FRAPPANTE



Mère enthousiaste. — Croyez-vous, n'est-ce pas, Monsieur Sigisbé, que mon bébé ressemble à son père !  
Monsieur Sigisbé décidé à être poli. — S'il y ressemble ! On dirait deux jumeaux.

## LA FIEVRE DU VIEUX PILOTE

— Voyez-vous, monsieur, me disait le père Jacob, le vieux pilote, dont les nombreux sauvetages étaient connus de tout le pays, je ne dis pas ça pour vous offenser, vous êtes un bon garçon, mais les hommes du gouvernement, c'est un tas de farceurs ; ils vous administrent des places à un notaire, à un avocat, mais pour faire quelque chose à un ancien comme moi qui a sauvé ses semblables, y a pas de risque.

Heureusement, Dieu le père est plus juste que les hommes et de temps en temps il sait vous dire : " Mon bonhomme je suis content de toi." Oui, et il l'a même fait pour moi, pour moi qui vous parle !...

Vous riez, eh bien vous allez voir.

Tenez, il y a juste jour pour jour aujourd'hui dix ans, il avait fait un temps de chien et j'avais rentré à grand-peine un brick norvégien qui était en perdition sur les rochers que vous voyez là-bas. — Le soir, en me couchant, je me sens un grand froid, puis un tremblement épouvantable et ma tête se met à battre la campagne toute la nuit. Le matin, quand je voulus aller lever mes filets, impossible de me virer la carcasse.

Marie, la voisine qui connaît la médecine, ayant été sage-femme à la ville, vint me voir aussitôt :

— Père Jacob, me dit-elle, après m'avoir longtemps considéré, vous avez une rude fièvre, il faut faire venir le médecin tout de suite.

— Le médecin, bonne mère ! y a pas de risque, ça coûte deux piastres pour le faire venir de Québec ; ma vieille peau ne vaut pas ça.

Cependant, mes forces s'en allaient vent arrière, je passais mes jours à jurer et à maudire comme un Satan. Enfin n'y tenant plus, un matin je dis à ma pauvre bonne femme qui pleurait comme une Madeleine :

— Je ne peux pas mourir comme ça, y a pas de risque ; tu vas me mettre dans le canot, nous remonterons avec la marée jusqu'à Québec, nous irons à la visite du médecin et comme cela nous n'en aurons que pour un écu, et si cet apothicaire ne tire de là, je ne lui regretterai pas.

Deux heures après, grelottant, enveloppé dans une couverture, je frappais à la porte du susdit.

— Vous voulez parler à M. le docteur, me dit d'une voix flûtée une grande bête, il est parti, il ne rentrera que tantôt. Bien le Bonjour !

N'en pouvant plus, j'entre chez un épicier, près du pont, un camarade à moi, et je lui dis :

— Marsouin, fais-moi cuire une chopine de que'que chose de fort-je crève la fièvre, et fais-moi un feu d'enfer, que le bon Dieu te le rende !  
Je n'avais pas fini d'expliquer la chose au

vieux, qu'un grand cri retentit tout à coup sur le quai :

— Un enfant à l'eau ! Un enfant à l'eau !

Le sang ne me fait qu'un tour. J'envoie promener mes couvertures, je salue dans la rue et paf, me voilà dans la rivière ! Je saisis le marmot : — A qui le moutard ? Je le donne à la mère qui poussait des cris à réveiller un mort et je regagne au plus vite mon auberge pour me sécher.

Mais déjà je me sentais mieux et une demi-heure après, la fièvre avait complètement disparu, enlevée comme avec la main.

Eh bien, croyez-moi si vous voulez, monsieur : depuis j'ai fait tous les métiers par tous les temps, jamais je n'ai plus entendu parler de la fièvre et jamais n'en entendrai plus parler, y a pas de risque.

C'est que, voyez-vous, Dieu le père a voulu me récompenser ; il s'est dit comme ça : " Jacob, c'est un bon diable, il a tiré de l'eau deux douzaines de ses

semblables, faut faire quelque chose pour lui."

X.

## JOUJOU UTILE

Un inventeur français. M. Troncet, vient de trouver un calculateur mécanique, l'arithmographe, permettant d'exécuter les additions et les soustractions jusqu'à une somme ou une différence de dix millions.

Avec cet instrument et de l'habitude, on peut effectuer les opérations plus vites qu'avec les procédés de calcul ordinaire, mais c'est surtout un moyen de contrôle. Tout le monde ne sait pas réussir bien une addition ; d'ailleurs c'est amusant. L'arithmographe Troncet, fera la joie des jeunes calculateurs de l'avenir. Il a l'aspect d'un portefeuille de poche muni de son crayon. Quand on l'ouvre, on trouve à gauche une plaque de cuivre couleur bronze, à droite l'instruction explicative. Sur la plaque de cuivre, sept rainures verticales se terminent chacune en forme de crosse. Dans chaque rainure, on voit comme les échelons d'une petite échelle. Au-dessus et au-dessous des rainures, des fenê-

## MÉLODIE ENTRAÎNANTE



M. de la Rotonde chantant une romance allemande. — Hoek ! Hoek ! Hoek !...  
Delle Alice. — Fourniez-vous plus à gauche, s'il vous plaît ; car mes bougies vont s'éteindre.

## SURPRISE JUSTIFIABLE



Elle. — Je suis prêt, Jack.

Lui. — Je n'en reviens pas. Ça ne fait seulement que dix minutes que tu m'as dit que tu étais prête.

tres rondes dans lesquelles apparaissent des chiffres. Dans les fenêtres du bas, on lit le résultat de l'addition ; dans celles du haut, le résultat de la soustraction. Le long des rainures en face de l'intervalle compris entre deux échelons, on voit inscrite la suite des chiffres de 0 à 9. Pour faire une addition il suffit, avec une pointe introduite entre les échelons, de déplacer l'échelle qui est mobile dans la rainure. Il y a des échelons blancs et des échelons noirs ; les échelons noirs doivent être déplacés jusqu'en haut, à l'extrémité de la crosse, les blancs jusqu'en bas. Soit à ajouter 5 et 6 ; on va au chiffre 5 ; comme l'échelon est blanc on entraîne l'échelle en bas ; on va au chiffre 6 ; l'échelon est noir ; on chasse en haut jusqu'au bout de la crosse. C'est fait. En bas dans les fenêtres on lit 11. L'opération est aussi facile pour la soustraction. Très singulier de voir apparaître si vite dans les fenêtres le résultat demandé. Bref, tout calcul de tête se trouve remplacé par le déplacement de petites réglettes. Nous laisserons aux jeunes mathématiciens le soin de trouver la clef de l'arithmographe. L'instrument les intéressera, et, comme il est à la portée de tout le monde, grands et petits, il est bien possible que l'on s'en serve un peu partout pour contrôler des additions et des différences.

## SUFFRAGE DES FEMMES

Anatole. — Donner le suffrage aux femmes !

Pourquoi ? Elles ne voteront pas !

Aristide. — Qu'en sais-tu ?

Anatole. — Il n'y en a pas une qui voudra jurer qu'elle a l'âge voulu par la loi.

## NÉ BARBIER

Patron. — Oui, j'ai besoin d'un garçon ; connaissez-vous le métier ?

Postulant. — Certainement, j'ai rasé et coupé les cheveux dans toutes les villes depuis l'Australie jusqu'à Montréal.

Patron. — D'où êtes-vous ?

Postulant. — De l'Afrique, je suis un zanzibarier.

Le patron s'est évanoui ; quand il est revenu à lui, c'est l'autre qui s'était évanoui.

## UNE DÉFINITION

Célibataire. — Si tu avais à définir ce que c'est qu'une lettre d'amour, que dirais-tu ?

Père de famille. — Qu'une lettre d'amour est une lettre qu'on voudrait bien ne pas avoir envoyée quand on en connaît les conséquences.

## LE SERMENT DE MAITRE WIDMER

Existe-t-il un homme au monde dépourvu de la prétention d'être chez lui le souverain maître, le juge en dernier ressort, l'autocrate en un mot ? S'il est possible de citer des familles où ce droit masculin se tempère dans la pratique et même, chose affligeante ! s'humilie parfois jusqu'à l'abdication, tel n'était pas le cas chez maître Jean Widmer, qui portait haut et ferme le drapeau de la maîtrise conjugale et paternelle.

La malignité humaine s'exerçant fatalement contre tout beau trait de caractère, les voisins du grand atelier de charpente exploité par Jean Widmer, dans un des faubourgs de la ville de Berne, se disaient parfois l'un à l'autre :

« Widmer oublie trop qu'il est arrivé il y a trente ans de son canton de Vaud avec une veste percée au coude, pour se gager comme simple compagnon chez maître Wirtz, à qui appartenaient alors ce chantier, le moulin de Vetz et quatre ou cinq maisons en ville. Si Widmer possède tout cela il le doit au caprice de Bertha Wirtz, qui a refusé des partis plus relevés pour épouser ce Vaudois sans autre fortune que son habileté comme charpentier ; et il devrait régenter de moins haut une femme à laquelle il doit tout. » Ces mauvais propos n'étaient justifiés par aucune plainte conjugale de Mme Widmer, qui, de sa vie, n'avait eu sujet de regretter son choix. C'était avec une aménité parfaite qu'en usant des prérogatives modernes des gouvernés sur les gouvernants, elle se permettait de critiquer chez son mari l'obstination de ses partis pris, dont rien ne le faisait démordre ; mais, tout aussitôt, une docilité d'esprit, digne d'être offerte en exemple à tout son sexe, lui inspirait de joindre à cette critique le correctif suivant :

« Au fond, les entêtements de Widmer sont toujours justes ; et ce n'est jamais à faux que je lui ai entendu faire son grand serment. »

Les opinions établies sur une expérience de trente ans sont sujettes à changer, tant la mutabilité incessante est la loi de notre misérable monde. Mme Widmer ne fut plus aussi persuadée de l'infaillibilité des partis pris de son seigneur et maître quand celui-ci eut entrepris de faire céder à ses préventions la vocation artistique de Michel Wirtz, son neveu.

Fils du frère aîné de Mme Widmer et orphelin depuis six ans, ce jeune homme étudiait l'architecture à l'école des Beaux-Arts de Paris, et venait passer ses vacances chez ses parents de Berne, où il était reçu comme l'enfant de la maison. Son arrivée

était fêtée par sa tante Bertha et surtout par sa jolie cousine Betsy, que le jeune homme n'était pas moins impatient de revoir, car elle était son amie d'enfance, sa confidente et même quelque chose de mieux que ces deux qualités qui ont pourtant leur mérite.

Ce fut à la grande majorité du pupille, c'est-à-dire lorsque ses vingt-cinq ans parurent au tuteur l'époque normale de la fin de ses études, de la libre disposition de sa fortune et de son retour définitif au pays pour y exercer son savoir d'architecte, que la crise commença.



A cette idée, maître Widmer se mit à rire lui-même.

Ce fut avec le front nuageux d'un pic de l'Oberland avant la tempête que maître Widmer accueillit ces mots de son neveu :

— « J'ai votre indulgence à réclamer et une confession à vous faire avant de vous expliquer en quoi mes vues d'avenir diffèrent des vôtres, mon oncle. »

— Oh ! je devine de quoi il retourne, interrompit celui-ci avec humeur. Vieille histoire ! attrape qui pend au nez de tous les parents assez imbéciles pour lancer un garçon dans une ville aussi pervertie comme Paris. Je ne t'y aurais pas envoyé, mon gaillard, si tu n'y avais pas été établi par la volonté de ton père un an avant sa mort, et ce n'est pas ma faute s'il t'y a laissé aller. Mais il voulait que tu devinsses architecte

comme lui-même a voulu l'être, plus *Monsieur* enfin que grand-papa Wirtz le charpentier et l'oncle Widmer, aux mains calleuses tous les deux. Les mains calleuses savent garder et accroître le fonds héréditaire, et, quoique ayant tiré sa part d'ici, ton père ne t'a pas laissé l'équivalent de ce que je possède, puisqu'il s'est à demi ruiné dans l'entreprise de ce fameux Casino dans l'Oberland. Si tu as gaspillé tout le reste, je me reprocherai toute ma vie de t'avoir laissé fainéanter à Paris, quand j'aurais dû pour ton bien te dresser ici pour faire de toi un contremaître charpentier, en attendant que tu fusses en mesure de me remplacer dans la maison de ton grand-père, puisque j'ai perdu tous mes fils et n'ai pu élever que ta cousine Betsy.

Un tel fonds d'affection perceait à travers cette boutade chagrine ; et ce dernier regret du tuteur associait si bonnement dans l'avenir les intérêts de sa fille unique et de son neveu que celui-ci trouva son aveu moins difficile à formuler.

Son secret était autre que celui de folles dépenses à solder. Le modeste budget alloué par son tuteur lui avait toujours suffi. S'il avait à faire excuser l'attrait invincible qui, dès la première année, lui avait fait désertier sa classe d'architecture aux Beaux-Arts pour entrer dans un des ateliers de peinture de la même école, ce changement de direction n'était-il pas justifié par le succès dont le jeune peintre pouvait montrer la preuve dans les livrets des deux derniers Salons, où ses œuvres avaient déjà figuré, et dans les articles de journaux où les éloges n'étaient pas marchandés au talent de ce nouveau-venu ?

Ce fut avec une contention d'esprit dont témoignaient son sourcil froncé et la moueserrée de ses lèvres que maître Widmer écouta la confession de

son neveu. Plusieurs contenaient passèrent dix pieds au-dessus de des considérations et même des faits qu'elles la tête du charpentier, car ce fut avec beaucoup de flegme qu'il répondit :

« Bien sûr, tu as eu tort de ne pas me consulter pour changer d'apprentissage ; mais la peinture est un bon métier ; à la fin d'une bâtisse, la note du peintre égale parfois au total celle du charpentier. Je ne trouve à redire que l'argent dépensé en réclames. Si pour avoir seulement peint deux salons, tu as fait mettre ton nom dans les dix ou douze journaux que tu offres de me montrer, tu as dû payer gros... Enfin, c'est la nouvelle mode.

— Mais vous n'avez pas du tout compris,

mon père ! s'écria Betsy, jusque-là spectatrice muette, ainsi que sa mère, de cette explication dont toutes deux souhaitaient ardemment l'heureuse issue.

—Qu'est-ce que je ne comprends point, et d'où vient que tu te croies plus subtile que moi ? lui demanda le charpentier d'un ton un peu agressif.

—C'est, reprit Betsy, que Michel m'a souvent expliqué ses affaires, même dans les lettres qu'il m'écrivait. Mon cousin n'est pas peintre du pot à colle et du seau de couleur. Fî donc ! il est peintre de tableaux, artiste enfin, et ces salons...

Elle n'eut pas le temps de terminer sa phrase. Le maître charpentier s'était dressé debout, et la main étendue par un grand geste de réprobation, l'œil fulminant, il s'écriait :

« Artiste !... C'est pire que tout ! Artiste ! le malheureux ! Est-ce qu'il y a jamais eu des artistes dans notre famille ? Artiste ! »

Il répétait ce mot avec l'accent d'horreur que comporterait la qualification d'assassin. L'indignation qui étranglait les phrases dans sa gorge l'empêcha de répliquer aux objections que Michel, Betsy et sa femme elle-même opposaient à sa diatribe entrecoupée.

Le soir, dans le tête-à-tête conjugal, Mme Widmer plaida la cause de son neveu.

« Fadaïses ! répliqua le maître charpentier, tu ne sais pas ce que c'est qu'un artiste. Je le sais, moi ; j'ai connu un de ces barbouilleurs de toiles... tiens ! l'année dernière, lors de mon voyage au Wetterhorn. Il passait ses journées dans la prairie sous son parapluie à toiser le pic du Wetterhorn en cignant l'œil, et il te plaquait sur la toile un Wetterhorn haut d'une main, et dans le bas, des vaches pas plus grosses. Quelle utilité d'imiter en tout petit ce que le bon Dieu a fait si grand ?

—Mais, dit Mme Widmer, les gens qui ne peuvent pas voyager en Suisse ont plaisir à acheter l'image de nos montagnes.

—Oui, reprit le charpentier ; mais si cette facilité empêche les gens de venir voir nos glaciers en nature sous prétexte qu'ils en ont le portrait, c'est un tort que font à notre pays ces fameux artistes en tableaux. C'est ce que j'ai dit à cet homme du Wetterhorn, car nous logions à la même auberge, et nous avons soupé ensemble, et ce camarade m'a confirmé dans mes idées sur les artistes. Il m'a conté des choses !... Il voyait bien qu'il me scandalisait, ... mais il en riait dans sa barbe de bouc ; il m'a montré des dessins !... Ça manquait de lingerie, quoi ! puisque tu veux tout savoir. Cet homme-là et ces acteurs qui laissent des dettes dans les villes que leur troupe exploite, c'est le mot, voilà tout ce que j'ai connu d'artistes, tous propres à rien de bon.

Ce débat resta ouvert pendant toute la durée du séjour de Michel Wirtz ; mais il n'y eut que de légères escarmouches jusqu'à l'heure du départ du jeune homme.

« C'est donc décidé, lui dit alors le charpentier, tu persistes dans ta sottise ?

—Mon oncle, j'espère que l'avenir vous fera changer d'opinion à mon sujet.

—Si tu reviens l'automne prochain, tu verras bien que non.

—Je reviendrai avant, dit le jeune peintre. Je n'ai plus besoin de faire de longs séjours à Paris ; c'est en Suisse que je prendrai mes sujets de tableaux. D'ailleurs, je ne veux plus, je ne puis plus vivre si longtemps loin de ceux que j'aime.

Il regardait Betsy en prononçant ce dernier mot ; ce regard fut tellement expressif que Betsy rougit, pendant que sa mère serrait la main de Michel comme pour approuver sa déclaration.

Le malheur voulut que juste à ce moment le voisin Neukom se présenta pour faire ses adieux à Michel Wirtz. Mme Widmer souhaita que cette visite fit diversion à la colère qu'elle voyait poindre sur les traits de son mari ; mais celui-ci se gêna d'autant moins pour son voisin que le père Neukom était son confident habituel, et il interrompit les compliments échangés entre son compère et le voyageur en disant à ce dernier :

« Michel, tu as dit un mot sur lequel il faut s'expliquer avant ton départ, car je ne fais pas de cachotteries, moi ; je ne connais que le fil à plomb. Tu parles de demeurer à Berne pour le plaisir d'être près de ta parenté ; je t'en remercie. Mais tu te trompes si tu te figures pouvoir donner suite à un projet sur lequel nous étions d'accord, quand je te croyais décidé à vivre honnêtement, comme tout le monde. Ce projet-là est rompu et sans retour. »

Mme Widmer et sa fille se jetèrent dans les bras du charpentier pour protester confusément et avec beaucoup d'émotion contre cette sentence. Il se dégagea de leur étreinte avec colère et le prit d'un ton plus haut pour s'écrier :

« Non, Betsy ne sera pas pour toi. Que le bon Dieu me... »

De véritables cris de terreur échappèrent aux deux femmes. Maître Widmer avait articulé les premiers mots de son grand serment, et quoique celui-ci ne fût pas d'un style aussi noble que le serment : « Par le Styx ! de Jupiter, la mère et la fille le savaient aussi définitif et impossible à rétracter.

Au lieu d'attendrir le père de famille, cette nouvelle révolte des siens ne fit que l'exaspérer. Il repoussa les deux femmes, et frappant des deux poings sur la table voisine, il proféra d'une voix retentissante son imprécation favorite :

« Oui, je veux que le bon Dieu me patafiôle—ce terme ne suffisait pas à exhaler sa véhémence, il ajouta—et me rapatafiôle si jamais Betsy Widmer épouse un artiste.

—Mon pauvre garçon, dit Neukom à Michel, en le conduisant à la gare, tu peux en faire ton deuil, car j'ai vu ton oncle perdre sans surveiller des vingt mille francs rien que pour ne pas manquer à son pacte avec le bon Dieu au sujet de ce *patafiolage* qui est—je n'ai jamais pu savoir quoi, mais quelque chose de terrible dans son idée.

Un jeune homme sérieusement épris ne fait pas son deuil d'un amour partagé lorsqu'il espère fléchir les obstacles à son bonheur. Mais ce fut en vain que Michel s'établit à Berne dès le printemps pour y mener une existence laborieuse et rangée. Il ne lui fut permis de paraître à la maison du faubourg que deux fois par semaine afin, lui dit maître Widmer, de ne pas causer d'ombrage aux jeunes gens qui pourraient avoir des intentions sur Betsy.

Dans le courant de l'hiver, la jeune fille avait refusé deux partis. Un troisième était annoncé. Celui-là, maître Widmer tenait à le faire agréer ; mais comme Betsy accueillit ce prétendant encore plus mal que les autres, la vie de famille devint orageuse. Le père grondait ; la mère pleurait. Betsy perdait son teint de rose ; sa physionomie devenait mélancolique et son allure languissante, et quand elle essayait de sourire, ce sourire faisait peine à voir.

« Je n'obtiendrai rien de ces deux entêtées tant que ce garçon fréquentera la maison, » dit maître Widmer à son ami Neukom.

Persuadé de ce fait, il se dirigea un beau matin vers la maison de son neveu, où il n'avait pas mis les pieds depuis que celui-ci était revenu à Berne. Il fut surpris de trou-

ver l'installation de Michel aussi bourgeoise qu'au temps où la maison était habitée par ses parents défunts. Le seul changement opéré par l'artiste était la transformation d'un vaste grenier en atelier, grâce à des vitrages et à un travail de maçonnerie.

Ce fut là que le visiteur inattendu trouva le peintre occupé à jeter de larges traits sur une immense toile.

« Quelle bonne surprise ! s'écria Michel en descendant de l'échelle où il était juché.

—Ne me remercie pas. Je viens te demander un service.

—Tout ce que vous voudrez, cher oncle. Trop heureux de pouvoir vous être agréable.

—Trop heureux !... hum !... Enfin, je te prends par tes paroles. Tu feras ce que je désire.

—Je vous le promets formellement.

—Dis donc, Michel, les artistes, je croyais que ça voyageait toujours. Est-ce que tu es pour longtemps planté à Berne ?

—Oui, certes ; ce que voyez là est l'esquisse, le projet d'un plafond que vient de me commander le banquier W... pour son nouvel hôtel.

—Et qu'est-ce qu'il te paiera, ce plafond ?

—Cinq mille francs, prix convenu.

Ce chiffre fit sursauter le charpentier.

« C'est contrariant, dit-il ; pas pour toi, bien entendu, mais pour moi qui venais te prier de t'absenter quelques mois... Oh ! seulement le temps de marier Betsy. Enfin, ça reviendra au même, tu n'as qu'à cesser de venir au faubourg. J'ai ta parole. Je compte que tu la tiendras. »

Il s'en alla d'un pas rapide, sans écouter les supplications de Michel qui le suivit jusqu'à la porte de la rue, en lui disant des choses capables d'attendrir un rocher. Il se borna tout le temps à répéter pour ne pas entendre son neveu :

« C'est inutile. Puisque j'ai juré mon grand juron... »

Une autre épreuve à subir pour le chef de famille, ce fut la désolation de sa fille lorsqu'il leur annonça qu'elles ne verraient plus Michel.

« Voyez ce que Betsy est devenue, lui dit Mme Widmer, et dites une bonne fois si vous avez entrepris de la faire mourir de chagrin.

—C'est toi qui la tracasses ! cria le charpentier, car tu es plus coiffée de Michel qu'elle-même. »

Betsy fondit en larmes : « Mon père, dit-elle, je ne veux pas être cause d'un tel désaccord entre ma mère et vous. Qu'il ne soit plus question de Michel, mais pas davantage d'autre prétendants. »

Sus ce mot, elle sortit de la chambre, en s'appuyant aux murs d'un main tremblante.

« Et la voici décidée à rester vieille fille ! s'écria la mère. Si ce n'est pas une pitié !... Tout ce qui nous restera de sa belle jeunesse, ce qui nous rappellera ce qu'elle était quand chacun nous félicitait de sa beauté, c'est à Michel que nous le devons. »

—Quoi ? demanda le père devenu soucieux.

—Va le voir par toi-même. C'est dans l'arrière-cuisine et ce n'est pas encore terminé. Tu as choisi ton jour pour expédier ce pauvre garçon. »

Quelques minutes plus tard, maître Widmer était en tête à tête avec un tableau de chevalet où Betsy était peinte en buste. Il resait d'abord saisi par la parfaite ressemblance de ce portrait. Oui, c'était bien la jolie figure de Betsy, son air doux et un peu triste. C'était la Betsy actuelle, et non pas la joyeuse et pimpante Betsy de l'été précédente. C'était la Betsy qui disait avec résignation : « Je resterai vieille fille. »

Vieille fille, quel dommage !... Mais tou-

de même, quel talent il avait, ce scélérat de Michel de montrer une figure, un air de tête, une expression comme si on les regardait dans un miroir !... Quelque chose d'encore plus fort que ce talent-là, ne serait-ce pas de rendre à la triste Betsy son vrai sourire des jours heureux ?... A cette idée, maître Widmer se mit à rire lui-même, et les mains dans ses poches, fier d'être encore plus habile, plus malin qu'un artiste, il envoya du bout des lèvres un baiser au portrait de sa fille en en méditant d'en empêcher la ressemblance.

..... Deux mois plus tard, au repas des noces de Michel et de Betsy, le voisin Neukom dit à maître Widmer pour le taquiner : "On ne croira plus à votre grand juron. Est-ce que vous n'avez pas peur que le bon Dieu vous patafole aujourd'hui ?"

— Pas du tout, répondit en riant le maître charpentier. Un artiste, c'est un vagabond ; mon neveu a pignon sur rue. Un artiste, c'est un paresseux ; mon neveu a des commandes d'ouvrage, comme vous dans votre partie et moi dans la mienne. Après tout, si le bon Dieu veut me patafoier, il en est toujours le maître, pas vrai ? et je ne pourrais pas finir par un jour plus heureux que celui où j'ai rendu à ma fille sa gaieté d'autrefois."

S. BLANDY.

UN MUSÉE DE BOUTEILLES

On a cité des collections d'objets de toute sorte, quelquefois des plus bizarres. Parmi ces collections, une des plus intéressantes est assurément celle qui a été formée par un amateur : elle ne se compose que de bouteilles.

Ce musée original comprend : 1o les bouteilles ordinaires ; 2o les anciennes bouteilles ; 3o les bouteilles étrangères ; 4o les bouteilles historiques.

La première est le pot de Gand, dans lequel on met un vin de Tours, qui est travaillé à Gand d'où on le renvoie en France. Ce pot est la mesure de capacité du pays.

Parmi les spécimens les plus curieux, on remarque une ampouline du temps de François Ier, des modèles en verre et en crystal de Bohême, une petite bouteille irisée par le temps, trouvée dans un tombeau : l'une affectant la forme d'un chandelier ancien, une autre figurant une petite bonne femme, celle-ci de la haute Egypte, celle-là de Jérusalem, etc.

Les bouteilles étrangères les plus remarquables sont les russes, presque toutes blanches, mais d'un dessin bizarre ; quelques-unes cependant ont des couleurs brillantes. Les bouteilles d'Autriche ont des formes ordinaires, mais leurs couleurs sont incomparables pour la richesse des teintes et la variété des nuances. Une des plus belles est une bouteille rouge foncé, avec des armes et une couronne gravée de feuilles de vigne et de raisins. Les bouteilles de Venise sont élégantes et admirablement taillées.

Dans la collection anglaise, on voit une bouteille en forme de carpe et deux autres en verre bleu, l'une coulée avec de l'or, l'autre avec de l'argent. Les bouteilles et flacons d'Espagne se reconnaissent à leur armature de bois, de jonc, d'osier, de roseau : quelques-unes sont enchâssées dans un tronçon de branche d'arbre. Les bouteilles japonaises et chinoises sont enveloppées d'étoffes brodées.

Parmi les bouteilles françaises les plus originales, on peut citer la bouteille de Caen, côtelée avec des fleurs de lis d'or coulées dans le verre, celle qui fut trouvée, en 1769, près des rochers du Calvados, couverte d'une couche de coquillages ; une bouteille de quart servant dans la marine marchande ; la Dentelière, qui sert de tabatière aux ouvrières de la manufacture de Caen ; la bouteille à tabac, ventrue, à fermeture métallique ; les flacons à long col de vin du Rhin, mesurant 3 pieds et d'autres ayant à peine 1 1/2 pouce de hauteur ; la bouteille trouvée dans une rue de Paris après la Révolution, en partie brû-

lée et fondue ; plusieurs gourdes à dessins variés, etc.

Puis viennent les bouteilles de fantaisie, représentant le tombeau de Napoléon Ier, avec le chapeau, les aigles et ses initiales, des cors de chasse, la colonne de la Bastille et la colonne Vendôme, une bouteille carrée, une ampouline moderne en forme de cocon, etc.

Au nombre des curiosités, on peut citer encore une bouteille qui en contient trois autres de dimensions progressives ; une autre qui n'en contient qu'une, mais toutes deux sont tricolores.

La collection complète se compose de quinze cents bouteilles, dont la nomenclature détaillée fournirait la matière d'un ouvrage intéressant au point de vue de l'art et de l'industrie.

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS.....PROP. ET GERANT.

Semaine commençant LUNDI, le 25 MAI, Après-midi et soirée.

LE FAMEUX DRAME

WOMAN AGAINST WOMAN

Excellente compagnie, jolis décors, etc., etc.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE :

RENTZ SENTLEY COMPANY.

LE SILLON revue littéraire et artistique mensuelle —16 pages. 3 fr. par an.—Poésies, nouvelles, chroniques, etc.—Ecrire à M. E. Bouhaye 31, rue de Chabrol, Paris.

L'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux. Fondé en 1861.—Correspondance littéraire Notes and Queries Français, Questions et Réponses, Lettres et Documents inédits, Communications Diverses.

PARIS : Lucien Faucon, directeur, 13 rue Cujas.  
NEW-YORK : F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.

LE MUSEE DES FAMILLES. (68e année), paraissant deux fois par mois, publié dans son No. du 1er Mai 1891 : Le serment de maître Widmer, par S. Blandy. —Les gaietés du mois, par Willy. —Les dix doigts de Jean Ruthé, par Sixte Delorme. —Les derniers Peaux-Rouges, par Eug. Assé. —Les résidences favorites de la reine d'Angleterre, par C. Améro. —La Rose et la Chenille, par R. Fleury. —Les Drapeaux de l'armée de Metz, par Désiré Lacroix. —Les Oursins, par Maurice Maïndron. —Sans lui, par Louis Mussat. —Statistique et Moyennes, par Oscar Michon. —Mosaïque, par Eug. Muller.

ILLUSTRATIONS par Ad. Boir, Albert Guillaume, Jacques Wagrez, Bressler, A. L. Clément, A. Mandlier, Gaillard, etc., etc., et d'après de vieilles estampes.

PRIX D'ABONNEMENT, Paris : un an 14 fr. Département, 16 fr., à la Librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris.

Gaiety Theatre & Museum

82 RUE ST-LAURENT

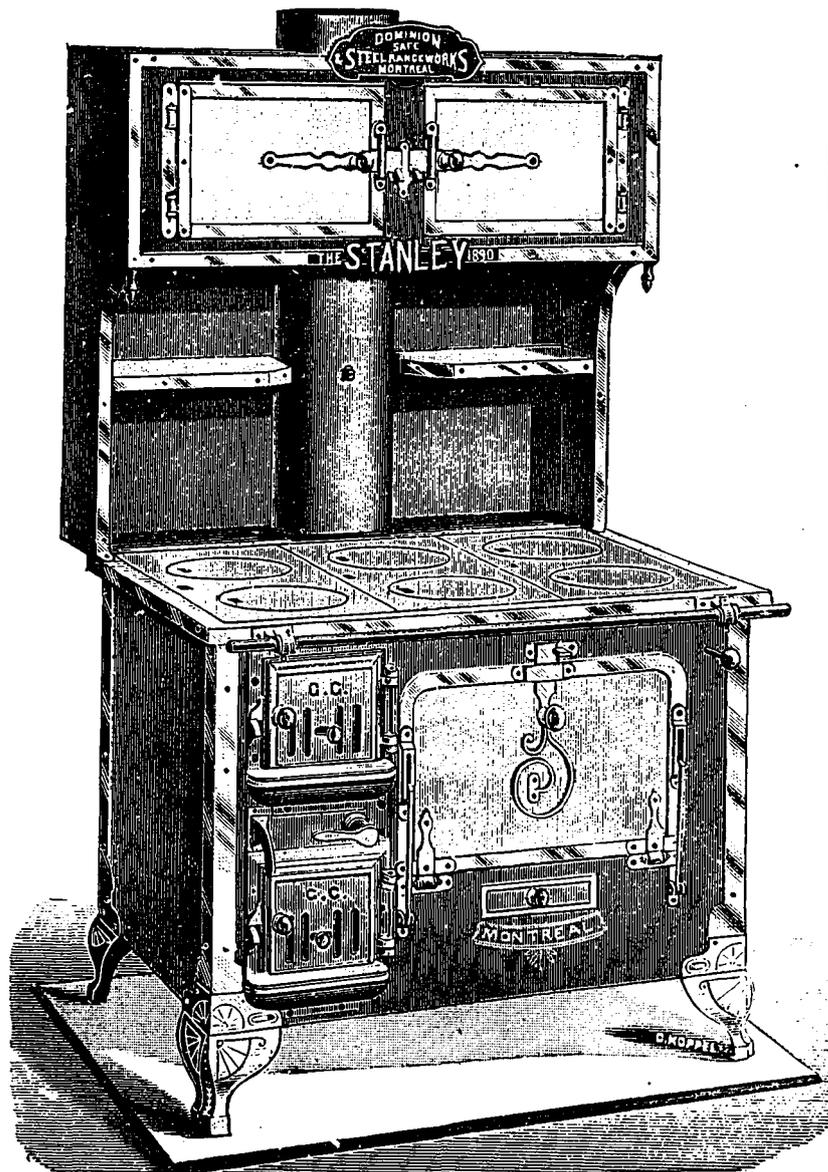
W. H. BRISTOL.....GERANT.

Ouvert toute l'année de 1.30 hrs. à 10 hrs. p.m.  
Six représentations chaque jour à 2.30, 3.30, 4.30, 7.45, 8.45 et 9.30 hrs. p.m.

Cette semaine la compagnie de spécialité originale de Alibab et orchestre de coqs vivants de Paris.

La reine du feu : le jongleur Anelo Mitihiki ; le mirobolant japonais Simetaro et la charmante Senora Zeres Theatre : L'homme qui rit, Minnie Walker, les deux faiseurs de farces, etc.

ENTRÉE GÉNÉRALE, 10 cts.  
CHAISES, 5 et 10 cts. extra.



GODEF. CHAPLEAU  
Coffres-Forts et Poèles de Cuisine en Acier  
320 RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL  
Téléphone Bell 133.  
Téléphone Fédéral 828.

# POUR LES VERS

— LES —

## CRÈMES de CHOCOLAT

DE DAWSON

Le remède contre les VERS le plus plaisant et le plus sûr qui ait encore été offert au public.

Recommandé par les Médecins

EN VENTE PARTOUT

25 Cents la Boîte.

**JOURNAL DE LA JEUNESSE.**—Sommaire de la 961e livraison (2 mai 1891).  
TEXTE: Les Jumeaux de la Bouzarque, par H. Meyer.—L'École d'Artillerie, par E. Dupon Erembourg.—La Poupée parlante d'Edison.—Le commandant Pamplemousse, par Maxime Du Camp, de l'Académie française.—La chasse, par Charles Diguët.—Chaque numéro, 40 cent.  
ILLUSTRATIONS de Tofani et E. Zier.  
ABONNEMENTS: Un an, 20 fr. Six mois, 10 fr.  
Bureaux à la Librairie Hachette & Cie, 79 boulevard Saint-Germain, Paris.



## PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSÉES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ÉTOURDISSEMENTS.

Et de toutes les maladies causées par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

**B. E. MCGALE**

PHARMACIEN

2123 RUE NOTRE-DAME

Le meilleur marché et le plus complet des journaux de Modes parisiens

**"LA NOUVEAUTÉ"**

PARAISANT TOUTES LES SEMAINES

Le Numéro, 5 Cts.

PARIS, 35 Rue de Verneuil

MONTREAL, Poirier, Bessette & Neville,  
516 RUE CRAIG.

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

SKELDON COLLINS' SON & CO.,

32 and 34 Frankfort Street, New-York

## LA PRESCRIPTION DU DR. NELSON

Est le meilleur remède pour le

**Rhume, Bronchite, Etc.**

25c. LA BOUTEILLE

Laviolette & Nelson, pharmaciens, 1605 Notre-Dame.  
Importateurs de Remèdes Français. Agents pour la  
Liquor de Goudron de Norwege.

COIN DES RUES NOTRE-DAME ET ST-GABRIEL

ARISTIDE BELAIR,

Contracteur - Menuisier,

218 AVENUE LETOURNEUX,

VILLE DE MAISONNEUVE.

Toute sorte d'ouvrages en Menuiserie exécutés avec soin et promptitude et à des prix modérés.

**"LA LYRE UNIVERSELLE"**

Revue Poétique Illustrée Lamartinienne

DIRECTION, FORMATION, JULES CANTON, 19 RUE SOUFFLOT.  
Sommaire du No 51.—Mois de Décembre 1890.

SOMMAIRE.—Avis divers. *La Savoie Littéraire*: Les Touristes Lyonnais, par M. Constant Berlioz.—*La France et le Monde Littéraire*: Le Centenaire de Lamartine, par Jules Canton.—A Lamartine, par Mme Anélie Moissonnier.—Lamartine au Collège de France par Jules Sage.—A ma Niece, par Mlle Henriette Weil.—Victor Hugo et l'école classique par Auguste Deville.—Devant le cercueil de Miss Marie Smith par Mme Anna Rudy.—Splendeur des dieux, par M. A. des Essarts.

MAISON FONDÉE EN 1859

**HENRY R. GRAY**

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, 122  
MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les convents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITES

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.  
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.  
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.  
GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.  
GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

**HENRY R. GRAY**

CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTREAL

## SPECIFIQUE ANTI-ASTHMATIQUE

du Dr NEY



Pour le soulagement et la guérison de l'Asthme, de la Bronchite, du Catarrhe, du Croup, etc.

Après une expérience de nombre d'années chez une foule de personnes, le SPECIFIQUE DU DR NEY est offert au public en toute confiance. Les mérites de cette excellente préparation sont attestés par de NOMBREUX TÉMOINAGES. Faut-il d'espérer, nous ne donnons que quelques extraits de deux de ces attestations.

La Rev. Sœur A. Boire, de l'Hôpital Général de St-Boniface, Manitoba, dit:

"... Quant à l'effet de votre Spécifique Anti-asthmatique, je crois qu'il vaut ce qu'il promet. S'il ne guérit pas toujours, il soulage infailliblement."

St-Boniface, 8 juin 1887. SŒUR A. BOIRE.

Le Dr G. Desrosiers écrit, 15 nov. 1890:

"J'ai fait usage du SPECIFIQUE ANTI-ASTHMATIQUE DU DR NEY dans plusieurs cas d'asthme avec très bon succès. J'ai eu un cas particulièrement grave dans la personne d'un vieillard de 72 ans, asthmatique invétéré depuis 12 à 15 ans. Cet homme était tellement mal, qu'il craignait la suffocation. Je lui fis respirer la fumée du SPECIFIQUE ANTI-ASTHMATIQUE DU DR NEY, et aussitôt la respiration reprit son cours régulier. Il y a de cela plusieurs semaines, et, d'après ce que j'en sais, sa santé a été excellente depuis cette époque. Je n'ai donc qu'à me louer de l'usage de cette excellente préparation."

St-Félix de Valois, G. DESROSIERS, M. D.

Vendu par tous les pharmaciens en boîtes de 50 cts et de \$1.00.

Franc par la poste sur réception du prix.

SEUL PROPRIÉTAIRE

L. ROBITAILLE, Pharmacien  
JOLIETTE, P. Q.

## La Bibliothèque à Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire, Artistique et de Mode.

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centins

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jendis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Editeurs-Propriétaires,

No. 516 Rue Craig, Montreal

Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous

LISEZ **LA PRESSE** LISEZ

JOURNAL QUOTIDIEN.

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES  
\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, on dispose de quelque chose,

Annoncez dans "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne pour le mois de Mars

**20,050 par jour**

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

69 Rue St-Jacques, Montréal

IMPRIMERIE

**POIRIER, BESSETTE & NEVILLE**

516 Rue Craig, Montréal

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que:

Circulaires, Livres,  
Brochures, Pamphlets,  
Affiches, Pr. grammes,  
Cartes de visite, Cartes d'affaires,  
Entêtes de comptes, Pancartes,  
Annonces d'encre, Etiquettes,  
Blancs de toutes sortes, etc., etc.

Commandes Promptement Exécutées.  
Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs.